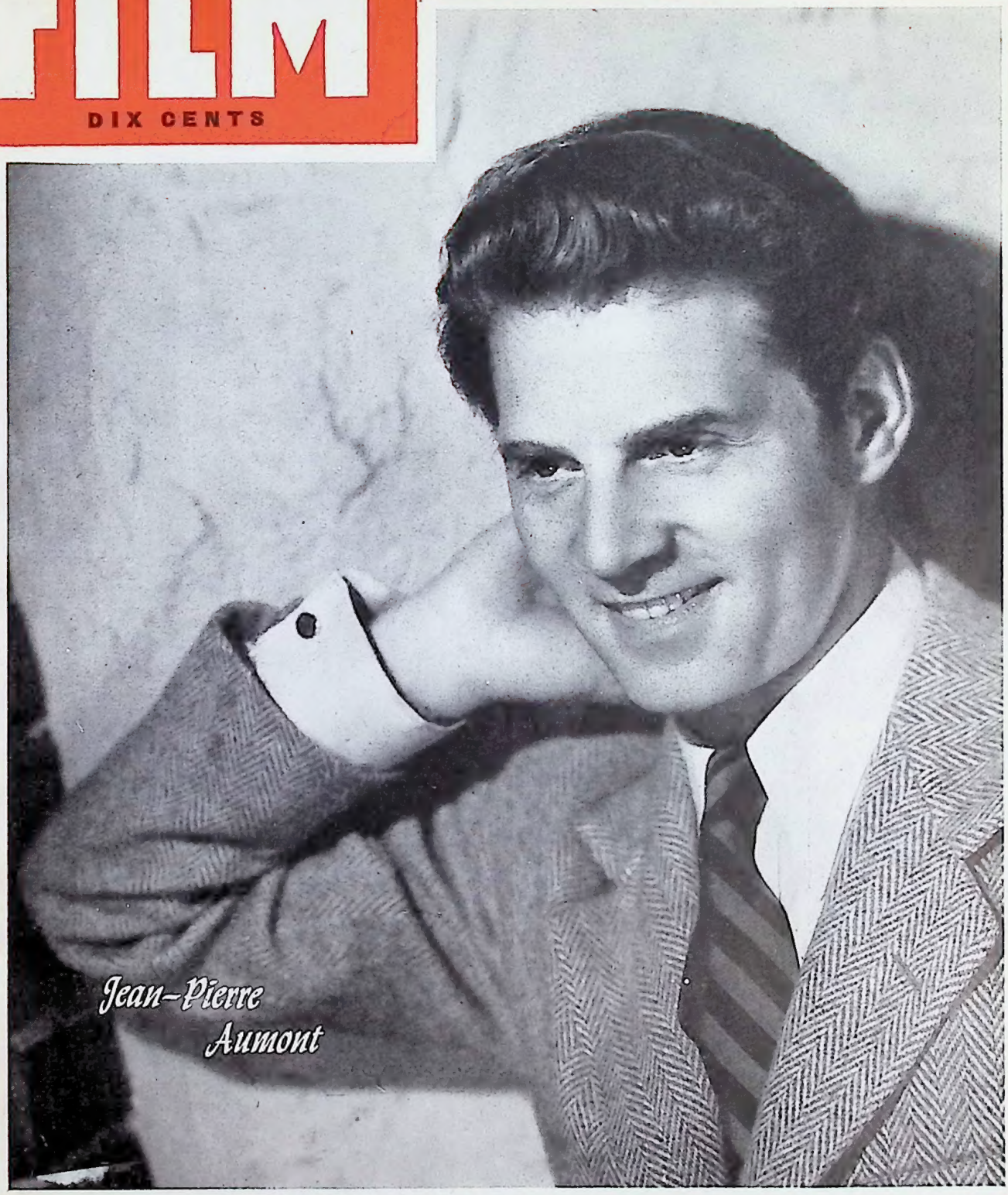
MONTREAL, AOUT 1954

le FILM

DIX CENTS

NOTRE ROMAN :
SUR LA ROUTE DU DESTIN
par ANNIE-PIERRE HOT



RADIO ET TELEVISION
- Rideau 8h.30, au poste CKAC.
- Les Récits du Père Ambroise à CBFT

Princesse Audrey Hepburn
par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

LUCILLE BALL dont le plus récent film est *The Long, Long Trailer* avec Desi Arnaz. On sait que cette comédienne a partiellement délaissé le cinéma pour la télévision où elle connaît de grands succès.

le FILM

MONTREAL,
AOUT 1954
36e année No 1

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 – 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

Un critique américain a publié, récemment, la liste des dix meilleurs films de l'année 1953. Ce sont: *From Here To Eternity, Roman Holiday, Shane, The Band Wagon, Mogambo, The Moon Is Blue, Lili, Stalag* 17, *Tanga-Tika* and *The Little Fugitive* • • • La Twentieth Century-Fox a prêté Anne Francis à RKO qui l'avait choisie comme l'une des vedettes de *Susan Slept Here* dont Dick Powell et Debbie Reynolds sont les étoiles. Anne Francis est bien populaire depuis son succès dans le film *Lydia Bailey*. Elle fait partie de la distribution de *A Lion Is In The Streets* et a terminé *The Kid From Outer Space* où elle joue aux côtés de John Agar et de Charles Coburn • • • Pier Angeli tourne à Paris, avec Fernandel son premier film français *Mam'zelle Nitouche*. Afin d'apprendre le français selon une méthode accélérée, la vedette n'a pas le droit, durant son séjour à Paris, de parler italien • • • Linda Christian va incarner *La Joconde* dans un film produit par son mari, Tyrone Power • • • Un directeur de théâtre italien, Remigio Paone, vient de dépenser 50 millions de lires pour donner *Cyrano de Bergerac*, traduit en italien dans les principales villes de la péninsule. Il a confié la mise en scène de la pièce à Raymond Rouleau, l'exécution des décors à Lila de Nobili et le rôle principal à Gino Cervi, le Peppone de *Don Camillo*. Pour réaliser ce rôle, Gino Cervi s'est fait faire plus de 200 nez en caoutchouc et emploie le même fond de teint que José Ferrer pour jouer Cyrano • • • *Knights Of The Round Table* est un film grandiose qui a été entièrement tourné en Angleterre et en Irlande où l'on a retracé certains sites historiques du récit et de la légende. Le film en couleurs et en cinémascope est présenté à l'écran avec des artistes tels que Robert Taylor, Ava Gardner, Mel Ferrer et exigera un millier de figurants • • • Jean Marais, dans la nouvelle version du *Comte de Monte-Christo*, a un costume à sensation: celui du bourreau de Venise, reconstitution exacte d'un costume du XVe siècle. Dans le film de Robert Vernay, Jean Marais porte 22 costumes différents. Pour la scène du bal où évoluent 220 figurants, l'Opéra a été reconstitué au studio de Billancourt, avec ses colonnades et ses avant-scènes. Cette reconstitution a demandé 15 jours de travail aux machinistes • • • Gabriel Marcel, qui avait été victime d'un grave accident de voiture, est venu assister sur une chaise à porteurs à la dernière répétition de *Chemin de Crête*, au Théâtre du Vieux-Colombier. La pièce, écrite en 1935, n'avait été jouée en France qu'à la radio • • • Luther Adler, étoile de la scène et de l'écran, interprétera le rôle du roi de la pègre dans le prochain film de Columbia, *The Miami Story* où Barry Sullivan personnifie un ancien gangster réformé qui coopère avec la police • • • Jean-Pierre Melville a fait de Juliette Gréco une comédienne en lui donnant le principal rôle dans son film *Quand tu liras cette lettre*. C'est, de plus, pendant le tournage de ce film que Juliette a rencontré Philippe Lemaire qui est devenu son mari • • • Les Pinewood Studios ont choisi les interprètes du film *The Seekers* qui sera tourné en Nouvelle-Zélande en technicolor. Ce sont Glynis Johns, Noel Purcell, Inia Te Wiata, chanteuse de Covent Garden et Laya Raki, un danseur célèbre en Allemagne • • • Lors de leur passage à Paris, Eleanor Parker et Robert Taylor ont visité le musée du Louvre. Ils se sont attardés dans la salle des antiquités égyptiennes. C'était par conscience professionnelle car ils étaient en route pour le Caire où ils tournent ensemble *La Vallée des Rois* • • • C'est grâce à des lunettes invisibles que Keefe Brasselle peut imiter le regard surpris d'Eddie Cantor dans le film qui raconte la vie du chanteur. A la grande satisfaction de tous, Eddie a pu enregistrer les vingt mélodies qui composent la partie musicale de ce film.

ELEANOR PARKER tenant dans ses bras sa mignonne petite SUSAN.

PRINCESSE AUDREY HEPBURN

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

PRINCESSE... c'est ainsi que plusieurs des amis d'Audrey Hepburn la nomment. Le titre lui fut-il donné après son beau travail dans *Roman Holiday*, ou existe-t-il une autre raison ? Je n'ai pas osé lui poser la question. Mais j'ai noté qu'Audrey possède les manières et les qualités d'une princesse dans l'art cinématographique et dans celui de se gagner l'affection en plus de l'admiration de ceux qui vont voir ses films, aussi bien que de toute la presse.

On a souvent décerné le titre de « Cinderella », (Cendrillon pour nous), dans la publicité de Hollywood, que l'on n'ose presque plus l'employer, de crainte de tomber une fois de plus dans les lieux communs.

Audrey est simplement une autre jeune actrice-danseuse, chanteuse de talent, et qui ne s'est pas reposée avant le temps sur des lauriers non encore fleuris.

La première personne qui remarqua la jeune Audrey fut le fameux écrivain Colette. Elle la vit incidemment lorsqu'elle se trouvait à Monte-Carlo, pour y tourner le film *Monte Carlo Baby*. Sur-le-champ, la grande romancière décida qu'elle venait d'apercevoir l'actrice devant tenir le rôle-titre dans la présentation sur le Broadway de son roman *Gigi*.

Mais il s'agissait de rencontrer Audrey, et de l'interroger, avant de conclure définitivement. Ce que Colette fit sans tergiverser. L'auteur, après une conversation d'une demi-heure avec Hepburn, surprise et pratiquement encore inconnue, lui offrit sans hésitation le rôle qu'elle avait jugé le sien de prime abord.

Ce fut vers le même temps que le producer-directeur William Wyler, ayant admiré l'originale actrice dans des rôles variés du cinéma anglais, jugea qu'elle méritait d'être mieux connue. Frappé par sa personnalité remarquable, il lui fit signer un contrat avec Paramount.

Les critiques de Broadway, de sévère renommée, dirent : Miss Hepburn devrait être retenue en Amérique pour y jouer une pièce de théâtre. Aussitôt, ce fut l'acclamation générale et la petite *Gigi* fut la sensation du tout Broadway.

Tout le monde sait aujourd'hui quel succès elle remporta dans *Roman Holiday* qui lui valut les palmes académiques. Dans *Sabrina*, Audrey Hepburn ne descend pas du piédestal où elle était montée. Elle s'y maintient fermement, aux côtés de William Holden, un autre lauréat du trophée *Oscar*, et de Humphrey Bogart.

C'est en 1929 que Audrey naquit, à Bruxelles, d'un père anglais et d'une mère hollandaise. Après avoir vécu toute son enfance dans la banlieue de la capitale belge, elle fut mise en pension dans une école d'Angleterre. Comme les autres enfants elle déclare : « Je m'y ennuyai d'abord à mourir, j'adorais mes parents et je ne comprenais pas qu'ils pussent ainsi se priver de moi et continuer de vivre. Mais je m'habituai et je me fis là de bonnes amies. Elle n'avait alors que dix ans. La guerre étant déclarée, sa mère l'emmena en Hollande. Elle y étudia le ballet, donna des concerts afin de prélever des fonds pour le mouvement de la résistance hollandaise.

« En 1948 », fait-elle, « je suis retournée en Angleterre et j'ai eu la chance d'entrer à la fameuse école mondiale de ballet « The Rambert Ballet [*Lire la suite page* 33]

Deux récentes photos de la charmante artiste AUDREY HEPBURN. On sait qu'elle est la gagnante du trophée Oscar, pour son interprétation dans *Roman Holiday*.

WILLIAM HOLDEN qui, lui aussi, a remporté un Oscar, photographié avec **AUDREY HEPBURN**, dans une scène de *Sabrina*.

Les agents de police, souvent victimes de l'ironie parisienne, n'en gardent pas moins le sourire, surtout en compagnie d'une grande vedette.

Les répétitions au studio n'empêchent pas MICHELE MORGAN de penser à l'élégance. Cette chemiserie de l'avenue des Champs-Elysées a gardé sa préférence.

Au Musée des Impressionnistes, MICHELE MORGAN (dont on sait le goût et même le talent de peintre) s'intéresse à une toile de *Berthe Morisot*.

MICHELE MORGAN aux Champs-Elysées

ENTRE le bâton blanc de l'Obélisque qui règle la circulation sur la Place de la Concorde et immobilise les chevaux de Marly dans leur galop de pierre et la masse grise de l'Arc de Triomphe enjambant le ciel ainsi « qu'une selle posée sur un éléphant bleu », Paris trace sa voie la plus vivante et la plus disparate : les Champs-Elysées.

On y accède par un vestibule de verdure, car tout en France commence par des jardins. Les marronniers dessinent des bosquets autour des restaurants où les derniers tziganes, auscultant tendrement leur violon, distillent le miel de leurs valses et répartissent équitablement leur ombre ronde entre les enfants rieurs juchés sur des ânes mélancoliques et des philatélistes penchés sur un timbre rare ourlé de dentelle. Le vent qui souffle du Grand-Palais, immense gare régulatrice pour exposants en tous genres, gonfle le bronze de la limousine de berger dont s'enveloppe Clemenceau sur son rocher. Gras et repus, les moineaux quêtent autour du Théâtre Marigny les matériaux nécessaires pour construire leur nid chez M. le Président de la République dont le parc mêle démocratiquement ses ramures à celles de l'avenue.

Mais ce n'est que du Rond-Point que partent vraiment les Champs-Elysées et qu'ils deviennent le théâtre de plein air où Paris se donne à lui-même son propre spectacle. Une double rampe éclairée en néon, encadre et illumine la scène, c'est-à-dire ce pavé sur lequel évoluent les revues tricolores du 14 juillet, la parade des voitures coulant en un flot ininterrompu et le défilé de ces ravissantes créatures que lâchent en liberté les grands couturiers de l'avenue Montaigne, de l'avenue Matignon, de la rue François 1er et qui présentent en permanence la mode dans ce qu'elle a de plus raffiné et de plus exquis.

Au pied de ces hauts paquebots bloqués dans les glaces des vitrines et portant sur leur toit la mâture des antennes de la Radio que sont les palaces, les cafés disposent les fauteuils d'orchestre de leur terrasse. Les étalagistes ont planté le décor et un metteur en scène invisible a réglé le ballet qui ne cessera qu'avec les premières heures de l'aube lorsque les musiciens des boîtes de nuit, le teint brouillé, sortent de leurs ténèbres et regardent, clignant des yeux, le Roi-Soleil émerger du Louvre et se poser comme un oeuf écarlate sur le jet d'eau des Tuileries.

Tout est conçu pour faire naître la tentation dans le coeur des promeneurs et dans chaque montre est tendu le piège qui fixe le chaland et le retient sur le trottoir en proie aux rêves les plus secrets. Ici les tissus chatoyants, les colifichets insolites, les parures *chics*, les lingeries arachnéennes. Là les automobiles vernies, nickelées, pareilles à des joyaux dans un écrin de marbre. Et ces innombrables voix de sirènes, ces appels à l'évasion que murmurent à l'oreille les agences de voyage gréées de pavillons multicolores, les bureaux de navigation dont les halls lambrissés sont déjà la première escale vers l'archipel grec, Hawaï ou Pernambouc et les compagnies aériennes qui font partir de l'Etoile le ruban noué autour du globe par un avion supersonique.

Il était normal que ce quartier où Paris alimente ses mirages les plus fascinants soit choisi par le cinéma comme terre d'élection. Les Champs-Elysées, non seulement sont tapissés de salles où l'on projette en exclusivité les meilleurs films du monde entier, mais encore le lieu où l'on prépare, où l'on fabrique, où l'on diffuse ces mêmes films. Tous les fils qui constituent la trame du cinéma aboutissent ici sur les bureaux des producteurs, des scénaristes, des publicistes, des distributeurs. On a pu émettre cette boutade : « En l'espace de deux heures un film peut être conçu, écrit, financé, distribué et vendu entre le 35 et le 150 des Champs-Elysées ».

Il suffirait de s'établir à mi-chemin du bar Alexandre et du Fouquet's — « un endroit à potins d'hommes », selon la définition de Léon-Paul Fargue — pour connaître la température exacte du cinéma mondial.

Voie royale de l'élégance et du goût, débarcadère où les touristes étrangers prennent leur premier contact avec la capitale et trouvent la transition la moins brutale entre le snack-bar et les restaurants à la bouillabaisse, entre le drug-store et la boutique en forme de bonbonnière, l'avenue des Champs-Elysées est, beaucoup mieux que les Grands Boulevards, l'artère où l'on sent battre, enrichi par la transfusion du Faubourg Saint-Honoré, le sang de Paris.

On ne compte plus les films que Jean Boyer a conduits au succès. Depuis le temps où il écrivait les couplets français du *« Chemin du Paradis »* — car fils de chansonnier, il est lui-même chansonnier — Jean Boyer a tourné presque sans arrêt. Il a touché à tous les genres, mais ses préférences vont à la comédie musicale. *« Nous irons à Paris »* qu'il mit en scène pour Ray Ventura a triomphé dans tous les pays, et l'on ne s'étonne guère de retrouver dans un nouveau film quelques-uns des interprètes qui menèrent au triomphe cette charmante fantaisie...

Philippe Lemaire et Henri Genès, les deux copains de *« Nous irons à Paris »* sont en effet les héros de *« Cent francs par seconde »*, transposition cinématographique d'une émission de radio qui fait la joie de bien des Français. L'héroïne est Jeannette Batti, la « demoiselle au bébé » de *« Nous irons à Monte-Carlo »*, autre succès — plus récent — de Jean Boyer... A ce trio fort sympathique se joignent d'autres comédiens et surtout l'animateur dynamique de l'émission : Jean-Jacques Vital, qui est, aussi, l'auteur du scénario et, avec le metteur en scène lui-même, le coproducteur.

PHILIPPE LEMAIRE et HENRY GENES, les deux principaux interprètes de *100 Francs par seconde*.

100 francs par seconde

Une émission radiophonique devient le sujet d'un film

On a tourné diverses séquences au Théâtre de la Renaissance à Paris, au cours desquelles on vit Jeannette Batti entraîner de force sur la scène un Henri Genès réticent et timide. On a transformé pour un jour le studio de St-Maurice en une succursale de la gare d'Austerlitz, avec quais, rails et wagons... Et les prises de vues se sont terminées sans retard selon le plan de travail, dans l'atmosphère de bonne humeur que Jean Boyer réclame sans cesse autour de lui, et qu'il entretient personnellement, car il y trouve l'inspiration...

Le sujet : Dans l'espoir de gagner enfin à l'émission *« 100 francs par seconde »*, Fernand veut consulter un mage, mais prend pour tel un jeune homme, Philippe, qui, sans le détromper participe à l'émission. Un choc sur la tête donne à celui-ci don de double vue, ce qui lui permet de gagner rapidement une somme considérable. Le producteur de l'émission — dont Philippe courtise la fille — ferait faillite si, par une suite de gags et de quiproquos, l'heureux gagnant ne

[*Lire la suite page* 33]

PHILIPPE LEMAIRE, l'un des plus populaires jeunes premiers de l'écran français.

RADIO et TÉLÉVISION

Une présentation quotidienne : Rideau 8 h. 30, Poste CKAC.

Ci-dessus, JEAN-LOUIS GAGNON, l'animateur du questionnaire *Ici Québec*. Les invités sont : Roger Duhamel et Jean-Jacques Lefebvre et le rédacteur des textes M. Léon Trépanier. Ce programme fait partie de la série *Rideau 8 h. 30*. — Ci-dessous, LOUIS MORISSET qui présente, chaque mercredi soir, la *Scène fournante*, une demi-heure de théâtre radiophonique.

Une présentation quotidienne : RIDEAU 8h.30 au Poste CKAC

Des programmes variés offerts au public radiophile du lundi au vendredi à cette même heure, avec les meilleurs artistes en vedette.

Depuis quelque temps déjà, le poste CKAC présente à son vaste auditoire d'un coin à l'autre de la province, une nouvelle série de programmes quotidiens variés, pour le meilleur divertissement des radiophiles.

Sous le titre général de « Rideau 8h.30 » ces émissions sont diffusées du lundi au vendredi soir et comprennent des programmes de comédie, un questionnaire, et une demi-heure de théâtre dramatique.

On est donc assuré d'une présentation de choix le soir à 8h.30 lorsqu'on syntonise régulièrement le poste CKAC, puisque les meilleurs artistes de la métropole paraissent en vedette, à tour de rôle, à ces différents programmes.

Le lundi soir.

La série « Rideau 8h.30 » offre le lundi soir 25 minutes bien amusantes en compagnie d'Eddy Gélinas et de sa troupe, lorsqu'on vient raconter les aventures cocasses du restaurateur « Ti-Pit Raccourci ». Les vedettes régulières de cette émission sont les comédiens J. Léo Gagnon, Béatrice Picard, Madeleine Cardin, Georges Leduc et le personnage principal du programme Eddy Gélinas, dans le rôle de « Ti-Pit ». Ce dernier est de plus l'auteur des textes et la demi-heure est réalisée par Errol Malouin avec Pierre Chouinard comme annonceur attitré.

"Ici Québec".

C'est un questionnaire des plus intéressants qui prend l'affiche le mardi soir à la série « Rideau 8h.30 » de CKAC. L'émission « Ici Québec » vient renseigner le public radiophile sur une foule de détails et d'anecdotes concernant la petite histoire de notre province.

Jean-Louis Gagnon, journaliste et commentateur bien connu, agit comme modérateur et il pose aux « réguliers » Roger Duhamel, Jean-Jacques Lefebvre et à l'invité de la semaine, différentes questions sur les faits saillants et les grands personnages de l'histoire du Québec.

Le théâtre du mercredi.

Le « Rideau 8h.30 » du mercredi soir est consacré au théâtre dramatique et présente chaque fois des textes inédits de Louis Morisset, l'un des auteurs les plus prolifiques de la radio, chez nous.

Les amateurs de théâtre radiophonique sont donc servis à souhait ce soir-là, puisqu'ils ont l'avantage d'entendre à tour de rôle leurs artistes préférés dans des rôles créés spécialement pour eux.

Le jeudi soir.

Pour commencer la soirée du jeudi avec le sourire, la série « Rideau 8h.30 » sème la gaieté partout en présentant les meilleures blagues de la semaine au programme « Faites-moi rire ».

La demi-heure des histoires est bien populaire depuis des années au poste CKAC et elle continue chaque semaine d'agrémenter la soirée du jeudi de la meilleure façon possible.

On se plaît à venir faire provision de nouvelles blagues en compagnie d'experts-raconteurs tels que Marcel Gamache, Ovila Légaré et Guy d'Arcy. Les experts du programme doivent cependant se plier aux exigences des radiophiles et raconter une histoire drôle d'après un sujet fourni d'abord par les auditeurs.

Toutes les suggestions d'histoires fournies ainsi par les radiophiles méritent des prix en argent à leurs envoyeurs.

"Denise et Honoré".

La série du « Rideau 8h.30 » se termine le vendredi soir par une demi-heure de comédie de situations dans le foyer des époux « Denise et Honoré ». Armande Lebrun et Jean Duceppe se partagent les rôles principaux et reviennent tous les vendredis tenter de régler les petits problèmes domestiques qu'on retrouve régulièrement dans la majorité des foyers.

Germaine Lemyre, Hélène Bienvenue, Marcel Giguère et autres artistes montréalais sont également entendus

[*Lire la suite page* 34]

Les Récits du Père Ambroise

Une émission télévisée le jeudi soir

Pour les petits Canadiens, les *Récits du Père Ambroise* sont parmi les moments les plus précieux de la semaine puisque, tous les jeudis, ils peuvent voyager dans plusieurs pays du monde (cinq continents !) et faire connaissance avec leurs camarades des autres nationalités.

Ces émissions se proposent d'illustrer la vie des jeunes à travers le monde et de montrer aux garçons et filles du Canada qu'ils ne sont pas seuls dans l'univers, mais qu'ils font partie d'une immense communauté. En effet, il existe une multitude d'enfants. Il en est de toutes les nationalités et chacune, à sa manière, grandit, s'amuse et prie. Il faut donc s'appliquer à les connaître, et c'est là l'un des buts poursuivis par *Les Récits du Père Ambroise*.

Le Père Ambroise a visité nombre de pays comme missionnaire. Il en a rapporté de véritables trésors : instruments musicaux, coiffures, vases, plats et jouets qui ont été fabriqués par les enfants indigènes. A l'aide de ces articles, il montre aux jeunes Canadiens comment vivent leurs petits camarades des autres pays. Et chaque semaine, pour terminer son récit, il leur raconte une belle légende.

Le fameux PERE AMBROISE n'est autre que l'abbé Ambroise Lafortune, prêtre séculier en congé de mission de la Martinique. Ce grand voyageur se propose d'intéresser les jeunes Canadiens à la vie des enfants des pays lointains.

FERNAND DORE, le réalisateur des *Récits du Père Ambroise* et des autres émissions destinées aux enfants. Il interprète aussi des rôles dans certains romans-fleuves radiophoniques.

L'auteur des *Récits du Père Ambroise*, on l'a déjà deviné, est M. l'abbé Ambroise Lafortune, de Montréal, prêtre séculier attaché à la Martinique. Depuis trois ans qu'il est revenu au Canada, l'abbé Lafortune s'est consacré avec enthousiasme à la cause des jeunes et c'est pour eux, surtout qu'il se prodigue en organisant des loisirs, des camps d'étude, des forums religieux, etc.

Les auditeurs de Radio-Canada se souviennent de ces entretiens familiers à *Fémina*, au réseau français, et des souvenirs martiniquais qu'il a évoqués si brillamment dans *Pays et Merveilles*, à la télévision.

Les Récits du Père Ambroise reviennent tous les jeudis à CBFT et CBOT, de 5 h. 30 à 6 heures du soir. C'est une réalisation Fernand Doré.

En famille avec ANTHONY QUINN

par MARC LEBLANC

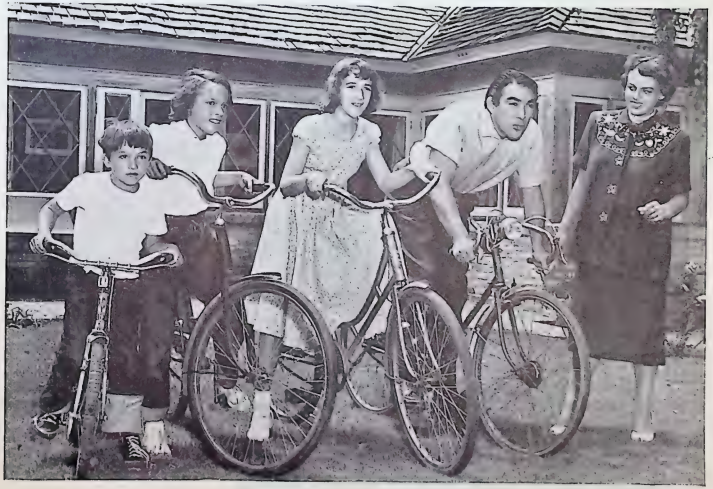
ANTHONY QUINN, Tony, comme tout le monde l'appelle familièrement à Hollywood, est un homme partagé entre deux ambitions. Tout comme Arthur Kennedy, Marlon Brando, et tant d'autres acteurs de cinéma, ses préférences vont au théâtre, mais c'est à Hollywood que les occasions d'engagement sont plus nombreuses et plus avantageuses.

Il s'est installé sur une ferme à Richfield, dans le Connecticut, c'est-à-dire à proximité de New-York. Cela lui a permis de jouer dans deux pièces du Broadway : *The Gentleman From Athens* et *A Streetcar Named Desire*.

Cependant, Anthony Quinn a aussi une maison à Hollywood, et elle est vraiment son foyer puisque c'est là que demeurent sa femme et leurs enfants : Duncan, Kathleen et Christina. Madame Quinn se nommait, avant son mariage, Kathleen de Mille. Elle est la fille d'adoption du fameux réalisateur, Cecil B. de Mille.

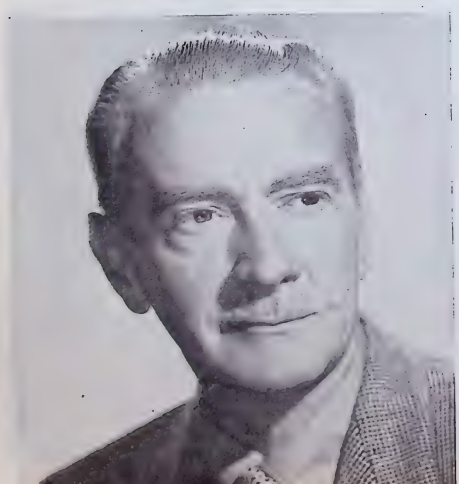
Les principaux films d'Anthony Quinn sont : *Viva Zapata, The World in His Arms, Against All Flags, City Beneath the Sea* et *Sominole*.

Comme on peut le voir ci-contre à gauche et en page de droite, ANTHONY QUINN et sa femme, KATHLEEN DE MILLE, fille adoptive du fameux réalisateur, aiment à partager les jeux de leurs enfants : Duncan, Kathleen et Christina.



HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE



Soins de beauté.

Afin de préserver la complexion délicate de Marilyn Monroe, il n'est pas de précautions que ne prenne son studio. Sa camériste met un soin extrême à lui préparer tout un assortiment de maquillage qu'elle lui applique à profusion. Lorsqu'elle se trouva à tourner à Jasper Park, Alberta, pour le technicolor-cinémascope *« River Of No Return »*, Marilyn se trouvait exposée aux outrages d'un climat sans égards aux épidermes sensibles : soleil ardent sur le coup de midi, vent et pluies de la saison. Marilyn, après toute la publicité de la dernière année est devenue un instrument cinématographique d'un tel prix, que l'on se garde bien de négliger ses attributs ..

Désappointement.

Susan Hayward, en voie de confidence, nous raconte un fait dont elle est la première à s'amuser. Au cours du filmage de *« Demetrius and the Gladiators »*, elle se trouve à travailler en compagnie d'une soixantaine de beaux athlètes, tenant le rôle de gladiateurs. Or, les uns après les autres prirent l'habitude d'entrer dans la loge de la pétulante actrice, déclare-t-elle, dont la porte restait ouverte. De prime abord, je crus que ces courtes visites en procession n'étaient qu'une espèce d'hommage à mon charme personnel ; mais je ne fus pas lente à déchanter, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'agissait que de vanité masculine et que la grande glace ornant tout un pan de mur était le principal attrait de mes beaux visiteurs de plus de six pieds.

•

Opinions de vie réelle.

Au plateau de *« Three Coins in the Fountain »*, j'ai rencontré trois jolies filles : Jean Peters, Maggie McNamara et Dorothy McGuire. Ce beau trio, occupé à jouer le rôle de secrétaires se trouvait en discussion. *« Really, I mean it, »* répétait avec emphase Dorothy ; s'appliquer à toujours rire des farces du patron doit exiger une habileté dramatique qui doit finir par taper sur les

Ci-contre et de haut en bas, JEAN PETERS, l'une des trois secrétaires américaines de *Three Coins In The Fountain*. — CLIFTON WEBB que l'on verra dans le même film dont l'action se passe à Rome.

VU DE PRÈS

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

nerfs. On ne peut s'imaginer que toutes les petites histoires d'un patron sont d'un comique crevant ». Maggie McNamara croit définitivement qu'il est impossible de tenir une position où il faut continuellement mentir. « En blanc ou en noir, ce sont des mensonges, quant à moi, je rougis jusqu'à la racine des cheveux, chaque fois que je travestis la vérité, de sorte que je suis toujours soupçonnée avant même d'avoir parlé. Je sais que je ne saurais mentir de façon convaincante. Par exemple, comment pouvez-vous persuader un visiteur importun que le maître n'est pas là, quand votre visage révèle le contraire ». Quant à Jean Peters, elle conclut que « toute secrétaire modèle doit considérer trois choses : l'enveloppe de la fin de semaine, les intérêts du patron, et le tact à cultiver ». En fin de compte, elles sont d'accord qu'elles préfèrent continuer leur métier d'actrice où, après la scène, elles peuvent redevenir elles-mêmes.

•

En voyage.

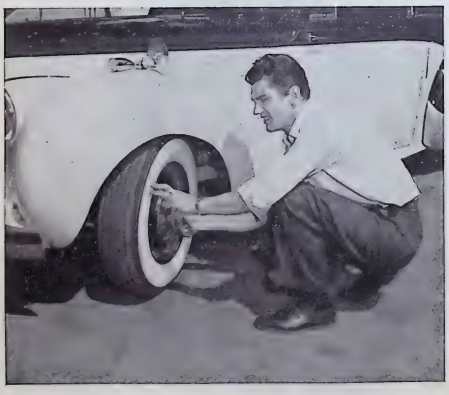
James Mason, sa femme (Pamela Kellino) et leur fillette Portland sont partis pour une absence de plusieurs mois. Après une halte à Stratford, Ontario, à l'occasion du festival tenu de juin à août, les Mason voyageront vers la mer. Ils seront de retour à Hollywood pour l'arrivée d'un nouvel héritier, vers la fin de 1954.

•

Intéressantes ? . . .

D'après Jeanne Crain, les femmes les plus intéressantes, dans la vie réelle, sont celles qui sont couramment appelées: les imprévisibles. « Je parle non seulement d'après ma propre expérience, mais aussi bien par ce que j'ai entendu dire par nos amis et par mon mari. Les hommes, ces chasseurs toujours à l'affût de quelque nouveauté, se lassent vite des natures uniformes, l'imprévu les fascine comme le feu attire les mouches. Celles qui ont l'adresse de changer leur coiffure, et d'essayer

Ci-contre et de haut en bas, MARY MURPHY, une jeune actrice que la chance favorise, tiendra le rôle principal dans *The Ruby Virgin*. — GENE KELLY, le lieutenant américain un peu naïf de *The Devil Makes Three*, semble maintenant se consacrer uniquement à la danse.



les styles nouveaux ; celles qui suivent en un mot les décrets de la mode, et qui s'en prévalent, sans trop d'exagération mais avec à propos, dépassent en succès leurs soeurs plus conservatrices ». Qu'on se le dise... Il en va de même, paraît-il, d'après des statistiques, des actrices. Ce sont celles qui, par une interprétation bien comprise, ont l'adresse de laisser deviner les auditoires, et non de remplir leur rôle de façon à ce que dès les premières scènes, l'on augure déjà du dénouement. Mieux encore, le changement de caractère, tous les deux ou trois films, est un geste de diplomatie professionnelle. Il en fut ainsi de Deborah Kerr habituée à présenter au public des rôles de femme et d'épouse loyale et dévouée. Son rôle plus aguichant de « *From Here to Eternity* » lui valut un regain de popularité, si nécessaire dans son métier. Joan Crawford, qui compte plus de deux décades au cinéma, s'est appliquée, elle aussi, à varier les caractères de ses rôles. Ce qui explique assez la popularité dont elle jouit encore auprès des cinéphiles.

•

Home.

Elizabeth Taylor est toute heureuse de l'acquisition que son mari Michael Wilding et elle viennent de faire d'une nouvelle maison à Beverly Hills. Il s'agit maintenant de vendre la première qui se trouve au sommet des collines de Hollywood. Tout comme moi, Elizabeth croit que les maisons sont faites pour les gens, il s'en trouve qui conviennent à notre nature, à notre caractère, à nos humeurs. Il s'agit de tomber sur celle qui nous plaît. Pour moi, celles où le soleil entre à profusion sont les meilleures.

•

Découverte.

« Je ne croyais pas qu'autant de gens fissent partie du scoutisme à un moment ou à un autre de leur existence. Depuis « *Mr. Scoutmaster* », déclare Clifton Webb, que je regarde filmer dans « *Three Coins in the Fountain* », où il est amoureux de Dorothy McGuire, surveille les amours de Jean Peters et Maggie McNamara et se montre le plus expert des experts en tout ce qui touche au mot « romance » et à sa réelle signification, des milliers de lettres me sont venues de gens m'affirmant connaître le scoutisme sur le bout de leurs doigts. »

***En haut :** trois acteurs du film **Beau Brummel :** Morley (le roi Georges III), Stewart Granger, et Peter Ustinov (le prince de Galles). — **Ci-contre,** Edmund Purdom qu'on verra bientôt dans *The Student Prince*, une nouvelle version de cette populaire comédie musicale.*

Le rôle important des mains dans la photographie

Remarquons la façon dont chacun de ces artistes a placé ses mains. Ci-dessus, JEFFREY LYNN, et ci-dessous, ELLA RAINES, vedette du *Ball Band Story*.

Ci-dessus, LIZABETH SCOTT, photographiée dans le studio où elle tournait *Interference*, et ci-dessous, RAMON NOVARRO dont l'étoile a pâli depuis l'avènement du parlant. Il nous revient dans *The Big Steal*.

16

Dessin de JEAN MILLET

Sur la route du destin

Notre roman d'amour par ANNIE-PIERRE HOT

En courant, Serge Michel, jeune rédacteur à *La Vérité*, franchit le hall des dépêches du grand quotidien. Il se disposait à prendre l'ascenseur qui le déposerait à la porte de son bureau, lorsqu'il fut hélé par un homme d'une soixantaine d'années qui descendait le grand escalier.

— Ah ! enfin, te voilà, Michel ! Il y a une heure que je te cherche.

C'était Luc Florent, le critique théâtral et littéraire attaché au journal et qui avait pour son jeune collègue une grande sympathie.

Serge s'arrêta dans sa course, fit volte-face et se dirigea vers lui.

— Où étais-tu donc ? ajouta Florent. Ta mère n'est pas plus souffrante, j'espère ?

— Cela ne va pas J'ai été appelé ce matin à l'hôpital et je dois y retourner tout à l'heure. Elle a eu une forte hémorragie cette nuit.

Le visage de Serge exprimait une si grande détresse que Luc Florent, apitoyé, conseilla :

— Il faut absolument qu'elle aille à la montagne. Là seulement elle guérira. Je vais aviser.

— Oh ! monsieur Florent, vous êtes bon, je sais... mais...

— Oui ! et toi, mon garçon, tu es fier... trop fier. Que diable ! dans la vie, il faut savoir s'entraider, et nous autres, journalistes, nous sommes, par profession, appelés à toucher du doigt bien des misères. Nous devons par conséquent savoir les soulager.

— Si j'avais seulement la chance de décrocher un beau reportage !... cela me serait si utile en ce moment...

Savez-vous s'il y a quelqu'un de désigné pour aller en Roumanie enquêter sur la mort de Silvaneou ?

— Ça se décide à l'heure qu'il est... et c'est justement ce qui me faisait courir après toi. Veux-tu tenter ta chance ? Je vais en parler au patron.

Serge était visiblement perplexe. Certes il voulait à tout prix réussir, saisir la première occasion. Mais, d'autre part, pouvait-il en ce moment laisser sa mère presque mourante à l'hôpital ? Cruel dilemme.

Florent lisait sur le visage du jeune reporter toutes ses impressions.

— J'ai eu tort de te proposer cette affaire-là, fit-il en se caressant le menton, car tu ne peux guère, dans les circonstances présentes, partir à l'étranger.

Serge fut heureux d'être si bien compris.

— Entre l'argent et ma mère, affirma-t-il, pas d'hésitation possible. Je ne me consolerais jamais si elle venait à mourir seule, dans cette chambre d'hôpital. N'en parlons plus, monsieur Florent... Je vais porter ma copie et je retourne près d'elle.

— Tu as déjeuné, je pense ?

Serge eut un geste vague.

— Pas le temps.

Luc Florent le dévisagea. Il savait que ce n'était pas la vraie raison et, bien des fois déjà, il avait masqué par une invitation son désir de venir en aide à ce garçon si méritant qui savait se priver, même du nécessaire, pour que sa mère malade ne manquât de rien.

Il hésita cependant à formuler sa question par crainte de le froisser. Mais il n'y tint pas et, comme Serge allait monter dans l'ascenseur, il le retint et, tout bas :

— Tu as ce qu'il te faut au moins ? demanda-t-il.

Serge rougit, mais répondit crânement :

— Oui, monsieur Florent, merci ! Du reste, il me faut si peu de choses... et quand on a des amis tels que vous, on ne peut sentir sa pauvreté, si grande soit-elle.

En silence, les deux hommes se regardèrent et dans ce muet échange se lisait tant d'affection chez Florent, tant de reconnaissance chez Serge Michel qu'ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre.

— Va, mon petit, et surtout entre chez moi ce soir pour me donner des nouvelles.

Il y avait bientôt dix ans que durait cette amitié. Elle datait d'un soir de Noël où, épuisée par l'effort et le chagrin, la mère de Serge sentit les premières atteintes de la maladie qui devait la conduire à l'hôpital. Florent habitait sur le même palier et ce fut lui qui alla chercher les secours d'urgence. Depuis, il avait assisté au déclin de la pauvre femme et aussi à la lutte quotidienne d'un fils courageux pour subvenir aux besoins du ménage.

A cet époque, Serge avait dix-neuf ans. Il était interprète dans un grand hôtel, mais cherchait une autre situation. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'un soir où il s'en était ouvert à son vieil ami, celui-ci lui proposa d'entrer à *La Vérité*. Comme bien on pense, sa proposition avait été accueillie d'enthousiasme par le jeune Russe et, depuis six mois qu'il était reporter attitré au journal, il s'y était fait, à force de ténacité, une certaine réputation. Mais son ambition voyait plus grand. Parlant le russe, l'allemand, l'anglais et le français, il pouvait mieux que quiconque remplir certaines missions à l'étranger. Mais ceux de ses confrères habituellement chargés de ce travail, ne semblaient pas disposés à céder la place, raison pour laquelle Serge, en dépit de ses capacités, végétait.

Pour aggraver encore la situation, sa mère avait dû être admise à l'hôpital Saint-Joseph, où son mal faisait chaque jour de terribles progrès. Les deux poumons étaient pris et il lui eût fallu des soins éclairés et un séjour prolongé à la montagne pour enrayer le mal. Hélas ! malgré tous ses efforts Serge ne parvenait point à réunir la somme nécessaire à cette cure indispensable.

Il pensait à tout cela en se dirigeant vers le Châtelet où il allait prendre l'autobus. Il était une heure moins vingt et il avait tout juste le temps de se rendre à la porte de Vanves pour l'heure de la visite. Il s'assura s'il avait des tickets : il lui en restait justement huit, ce qu'il lui fallait pour l'aller et le retour. Les bras chargés de douceurs pour sa chère malade, il monta et s'abîma dans ses réflexions, sans se soucier des regards féminins qui s'attardaient sur lui. Serge, en effet, était un fort beau garçon, portant à peine ses vingt-neuf ans.

Grand, blond, il avait des yeux très clairs, et quelque peu nostalgiques, des yeux de Slave. Bien que vêtu sans recherche, il donnait l'impression d'être élégant. Bref, Serge Michel était de ceux

LE CYGNE

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, terme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un blanc navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
La courbe gracieuse comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Trainer derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent ; il y rôde ; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

SULLY PRUDHOMME

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

Mieux vaut tenir que courir

Remplissez le bulletin ci-dessous et vous recevrez votre *Film* tous les mois.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

	Canada et Etats-Unis
1 an	**$1.00**
2 ans	**1.50**

☐ **IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement**

Nom.....

Adresse.....

Ville.....**Province**.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE **975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.**

qui, pour le beau sexe, ne peuvent passer inaperçus.

Il regardait la rue, sans la voir, s'hypnotisant sur le pâle visage de celle qui pour lui représentait tout l'univers : sa bonne et douce maman.

Or, comme l'autobus venait de reprendre sa marche après l'arrêt du Luxembourg, une jeune fille vint prendre place en face de lui, détournant pour un temps le cours de ses pensées.

De fait, elle ne pouvait que retenir l'attention. Très jeune, dix-huit ans à peine, brune au teint clair, un visage espiègle, elle portait avec chic un ensemble de drap marron garni de fourrure.

Dans le mouvement qu'elle fit pour s'asseoir, elle donna sans le vouloir un solide coup de genou à son vis-à-vis et s'en excusa aussitôt. Serge put constater que la voix était harmonieuse, que l'ensemble s'avérait charmant. Il sourit en guise de réponse ; mais ce sourire donna aux yeux chargés de mélancolie un éclat fugitif, ce qui provoqua, pour un instant, l'attention de la nouvelle venue.

Celle-ci, jeta un coup d'oeil à sa montre, laissa voir une certaine impatience. S'adressant au receveur qui venait percevoir les places, elle s'informa :

— Il faut combien de temps pour aller jusqu'à Montparnasse ?

— Oh ! cinq à six minutes.

Elle remercia et fouilla dans son sac à la recherche de son carnet de tickets. Mais son visage changea brusquement. Elle rougit, pâlit, s'enerva. Sous l'oeil sarcastique de l'employé, elle enlevait un par un tous les objets contenus dans son sac ; mais de tickets point ; d'argent, pas davantage.

— Oh ! fit-elle. Je n'ai pas mon portemonnaie... J'ai dû l'oublier à la maison.

— Ça ne fait rien, mademoiselle, fit le receveur bon enfant, vous descendrez à la prochaine station.

L'inconnue parut plus bouleversée encore.

— Mais c'est impossible, murmura-t-elle. Je rejoins mes parents à la gare... Je dois prendre le train... Mon Dieu, comment vais-je faire ?

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous tirer d'embarras, intervint Serge en la saluant.

Ce disant, il lui tendait les quatre tickets qui lui restaient.

Elle le fixait, visiblement hésitante à accepter pareil service d'un inconnu. Serge le comprit et se présenta.

— Serge Michel, rédacteur à *La Vérité*.

— Oh ! monsieur, je ne sais si je dois...

— Mais certainement, mademoiselle, vous le devez ; c'est si peu de chose !

Sans attendre la réponse, Serge demanda au receveur :

— Combien de tickets pour Montparnasse ?

PETER FINCH, qui joue le rôle du planteur John Wiley, dans *Elephant Walk*. Selon le témoignage de Sir Laurence Olivier, ce jeune Australien est le meilleur acteur de notre époque.

DANNY KAYE et son médecin, MAI ZETTERLING, dans la désopilante comédie, *Knock on Wood*.

— Deux, monsieur.

L'employé les poinçonna et les rendit à la jeune fille.

— Je suis confuse, monsieur, et en même temps très rassurée, grâce à vous. J'espère avoir l'occasion de vous rembourser, ou tout au moins de vous remercier de votre obligeance.

Elle souriait maintenant sans contrainte et Serge la trouvait fort désirable. Certes, il n'y avait eu dans son geste spontané aucune arrière-pensée, mais il ne le regrettait point.

— Je rejoins ma mère à la gare, précisa la jolie voyageuse, nous devons aller déjeuner à Clamart et je suis déjà presque en retard.

Puis elle ajouta, consciente de son oubli :

— Il est au moins juste que vous sachiez à qui vous venez de rendre un grand service. Je suis Ghislaine Marion et si, à mon tour, je pouvais vous être utile, j'en serais ravie, croyez-moi.

— Je vous remercie, répondit Serge. J'espère moi aussi avoir le plaisir de vous rencontrer à nouveau et dans des circonstances moins... embarrassantes.

— Qui sait ? fit Ghislaine en riant. Les journalistes connaissent fort bien le chemin de la maison.

Surpris, Serge Michel la dévisagea.

— Mon Dieu oui, poursuivit-elle. Un de ces jours peut-être serez-vous chargé d'interviewer mon père sur son prochain roman et, comme je suis sa secrétaire, j'aurais dans ce cas le grand plaisir de vous introduire.

Sur le visage du jeune reporter se lisaient toutes ses impressions. Son charmant vis-à-vis se nommait Ghislaine Marion et son père était romancier. Il ne pouvait s'agir que du célèbre écrivain, Etienne Marion, tout récemment reçu sous la Coupole. Serge ne pouvait croire encore que la chance se matérialisât pour lui sourire sous la forme inattendue de deux tickets d'autobus !

— Vous seriez la fille de l'auteur de *La Montée vers la Lumière* ?

— J'ai cet honneur.

— Vraiment, rien ne me serait plus agréable que d'obtenir une interview du nouvel académicien, mais je n'aurais jamais osé la solliciter.

Ghislaine, tout à fait à son aise maintenant, sourit, malicieuse.

— C'est bien la première fois, dit-elle, que je rencontre un journaliste timide. Ces messieurs sont tenaces et quand on leur interdit la porte, ils passent par la fenêtre.

Serge aurait pu répondre que s'il possédait cette vertu indispensable, il existait dans le journalisme une certaine hiérarchie et qu'il y avait à *La Vérité* nombre de reporters plus qualifiés que lui pour se présenter chez un auteur aussi notoire que l'était Etienne Marion. Il se tut cependant.

MAGGIE McNAMARA et DOROTHY McGUIRE, dans une scène de *Three Coins in the Fountain*, un film tourné à Venise et à Rome.

Décidément en verve et voyant qu'elle allait bientôt descendre, Ghislaine tint à préciser :

— Je vais vous donner notre adresse et notre téléphone, vous m'appellerez et je vous fixerai un jour et une heure après avoir consulté mon père.

Prenant dans son sac une de ses cartes, elle griffonna sous son nom, son adresse et son numéro d'appel. Puis, comme l'autobus stoppait à proximité de la gare Montparnasse, elle tendit la main à son aimable compagnon de voyage.

— Encore merci et à bientôt j'espère.

— Je crois, mademoiselle, répondit Serge, de sa belle voix grave, que de nous deux c'est moi qui vous suis redevable, et je bénis cette distraction de votre part qui m'a procuré le plaisir de vous être utile.

Un moment il la regarda se perdre dans la foule ; puis, quand il se retrouva seul dans son coin, il eut l'impression subite que quelque chose ou quelqu'un lui manquait et que cet incident, banal en soi, marquerait dans sa vie.

Et il ne se trompait pas.

II

Encore sous le charme, Serge Michel, en entrant à l'hôpital, n'éprouva pas cette sensation de tristesse infinie qui l'éteignait à chacune de ses visites. Pourtant rien n'était changé. L'ambiance était toujours la même. Dans l'étroit couloir qui conduisait à la chambre de sa mère, il croisa comme d'habitude des religieuses silencieuses et quelques visiteurs venus comme lui apporter un adoucissement à ceux qui attendaient la guérison ou la mort.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il à la petite soeur Marie-Cécile qui sortait de la chambre de sa mère.

— Mieux... Quand elle a appris tout à l'heure la bonne nouvelle, elle s'est mise à pleurer, mais de joie bien sûr, et je crois qu'elle s'est assoupie.

La religieuse posa sa main sur le bras du journaliste, et, lui souriant, avec douceur elle ajouta :

— Peu de mamans ont la chance d'avoir un aussi bon fils.

Serge ne comprenait rien à ces paroles ambiguës. Quelle était cette bonne nouvelle ?

— Surtout ne la fatiguez pas trop ! recommanda la soeur. Ce voyage, dans l'état de dépression où elle se trouve, va être pénible, et il faut que, d'ici après-demain, elle récupère un peu de forces.

Serge réalisait de moins en moins.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il enfin, et de quel voyage parlez-vous donc, ma soeur ?

Ce fut au tour de la religieuse de paraître surprise.

— Voyons ! c'est pourtant de votre part qu'un de vos parents a téléphoné il y a une demi-heure environ au docteur ? Sur l'avis de celui-ci que seul un séjour à la montagne peut sauver la malade, il a été décidé, toujours sur les conseils du médecin, qu'elle devait se tenir prête à partir après-demain.

Un trouble immense envahit Serge qui ne se connaissait aucun parent. Ce ne pouvait être que Florent qui, selon la promesse faite tout à l'heure au journal, avait aussitôt avisé, le mettant ainsi en face du fait accompli. De telle sorte, il lui serait impossible de refuser.

Son émotion n'échappa point à soeur Marie-Cécile qui devinait une partie de la vérité. Mais se doutant bien qu'il y avait là un point délicat, la sainte femme jugea préférable de ne pas insister. Se sentant observé, le journaliste prit congé.

— Je vais voir, dit-il.

Et il entra dans la chambre où il constata que la malade, très calme, sommeillait. Ayant posé sans bruit ses paquets sur la table de toilette, il vint s'asseoir dans le fauteuil au pied du lit. Des larmes lui montèrent aux yeux. Ainsi donc il allait devoir se séparer de celle qui, pour lui, était non seulement une mère adorée et respectée, mais l'amie compréhensive. Qu'allait-il devenir ?

Devant ce pauvre lit d'hôpital, tout le passé surgit.

Serge Michel n'était pas son nom mais seulement ses prénoms. Il se nommait Borguine, et son enfance avait été celle de tous les enfants favorisés de la fortune. Son père, officier de l'armée impériale, avait été tué au plus fort de la seconde révolution alors qu'il combattait dans le Sud sous les ordres du général Draniloff. Sa mère et lui s'étaient alors réfugiés dans une maison de campagne qu'ils possédaient sur les rives du Don.

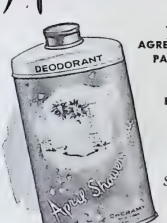
Ils furent vite suspects et menacés de mort. De nuit, ils réussirent à quitter leur maison et purent se cacher provisoirement dans une isba en ruine et depuis longtemps inhabitée. Ils vécurent là des heures atroces. Un soir, à la faveur d'un orage épouvantable, et sous des défroques de moujiks, ils abandonnèrent définitivement leur refuge. Il était temps, les bolcheviks les ayant repérés, venaient pour incendier la masure.

Les fugitifs emportaient quelques bijoux fort beaux qui leur permettraient de vivre pendant un certain temps et de s'organiser dans l'exil. Hélas ! dans la panique et l'affolement de l'embarquement à Balaklava, le petit sac contenant les bijoux fut volé ou perdu. Seules quelques pierres précieuses que Mme Borguine avait dissimulées sur elle leur assurèrent la subsistance pour quelque temps. Avec un certain nombre de leurs compatriotes ils demeurèrent à Galipoli. Là, une occasion inespérée leur permit enfin de gagner la France.

nouveau

TALC DÉSODORISANT

April Showers



TRÈS AGREABLEMENT PARFUMÉ

•

EFFICACE et D'EFFET DURABLE

Seulement 69¢

Ce nouveau talc désodorisant adoucit la peau et supprime l'odeur de la transpiration. Il vous enveloppera du frais arôme de l' "April Showers".

Talc Régulier "April Showers" seulement 59¢

STICK DÉSODORISANT

"A/S"

Favori de tous, parce que très facile à utiliser. Agit souverainement — Avec sécurité. Protège longuement. Parfait pour le voyage. Ne coule pas, ne tache pas. $1.00

CHERAMY

PRODUITS DE TOILETTE DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Si vous avez aux alentours de Montréal . . .

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 **1250, rue Villeray, Montréal**

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.**

ROBERT CUMMINGS, l'un des plus populaires jeunes premiers du cinéma américain. Nous l'avons vu récemment à l'écran dans *Lucky Me* et dans *Dial M For Murder*.

Pour augmenter leurs maigres ressources, Mme Borguine donna des leçons d'allemand, fit des miniatures et bientôt son travail put suffire seul aux besoins de leur misérable existence. Ce fut à ce labeur acharné, aux veilles quotidiennes que la pauvre femme usa sa santé déjà chancelante. Mais grâce à elle, Serge, à seize ans, était bachelier et possédait à fond quatre langues. Malgré cela sa nationalité russe lui rendait plus difficile l'accès à des situations, suffisamment rémunératrices. Las de chercher, il put enfin, grâce à l'intervention d'un ami de son père, entrer comme interprète dans un grand hôtel et, de ce fait, apporter un surcroît de bien-être à la maison.

Depuis trois ans sa mère, à bout de forces, avait dû abandonner tout travail et seul, Serge subvenait aux besoins du ménage. Aussi quand le médecin qui soignait Mme Borguine exigea son transport immédiat à l'hôpital, Serge ne pouvant admettre pour elle la salle commune se priva de tout, voire même du nécessaire. Le jour il travaillait pour son journal où, grâce à Florent, il était entré depuis six mois, et la nuit il tenait le piano dans un cabaret russe. Tout cela pour payer péniblement la pension de sa mère.

Mais pourrait-il continuer ainsi, cumulant le travail et les privations ? Sa santé résisterait-elle à ce labeur de forçat ?

Et voici que juste à ce moment critique, la chance semblait tourner.

. . . . . .

Il était environ vingt heures lorsque Serge Michel frappa à la porte de Luc Florent qu'il avait en vain cherché au journal. N'obtenant aucune réponse, il allait s'inquiéter de ce retard inaccoutumé, lorsque la voix familière de son vieil ami retentit dans la cage de l'escalier.

— J'arrive ! disait la voix.

Parvenu à son étage, Florent voulut plaisanter ainsi qu'il avait l'habitude, mais ce qu'il vit coupa court à toute galéjade. Serge pleurait.

En hâte, le brave homme introduisit sa clef dans la serrure, ouvrit la porte et poussa dans sa chambre le jeune reporter.

— Grand Dieu ! fit-il en refermant la porte derrière lui. Elle n'est pas ?...

Un triste sourire vint aux lèvres de Serge lequel, prenant Florent aux épaules, l'étreignit et ne put que murmurer :

— Merci !

Puis il se laissa tomber sur une chaise et sanglota.

Florent, gêné, n'osait entamer la conversation, se doutant bien de ce qui motivait l'émotion de son ami. Au bout d'un instant, Serge se ressaisit. Levant la tête, il dit :

— Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait, Florent. Grâce à vous maman va guérir... Le médecin que j'ai vu me l'a affirmé tout à l'heure... Et si vous saviez comme elle est heureuse de partir... de quitter ce sinistre décor d'hôpital... Mais j'ai un peu d'argent de côté et je veux vous aider... Je payais ici, je veux au moins là-bas donner la même chose..., et puis, je vais peut-être gagner beaucoup d'argent...

Florent l'avait laissé parler sans l'interrompre. Quand il eut fini, il vint s'asseoir près de lui et là, doucement, il le conseilla.

— Ecoute-moi bien, petit. Sais-tu que tu as grand besoin de changer de vie ? Si tu continues l'existence que tu mènes, avant qu'il ne soit longtemps, tu prendras, toi aussi, le chemin de l'hôpital. Aussi j'ai pensé que tu devrais partir avec ta maman... Cela ne te dirait rien ?

Serge sursauta.

— Vous n'y pensez pas, monsieur Florent ! Et mon travail !...

— Et ta santé !... N'en as-tu pas besoin ?... Ta mère, quand elle sera guérie, ne devra-t-elle pas compter sur toi ?... Bien sûr il ne s'agit pas pour toi d'une longue absence... Une bonne quinzaine de repos complet suffira... J'ai des économies dont un vieux célibataire comme moi n'a guère besoin... Quel emploi plus judicieux pourrais-je en faire ?... Je te connais. Tu as devant toi un très bel avenir... Tu me rembourseras...

Serge avait la gorge si serrée qu'il ne put répondre aussitôt. Il savait en effet que Luc Florent avait quelques maigres économies péniblement amassées. Et c'était à lui, un étranger en somme, qu'il les offrait !

— Monsieur Florent balbutia-t-il, peut-être avez-vous raison. Je me sens fatigué en effet ; mais, pour l'instant du moins, je ne peux quitter Paris. Il m'est arrivé cet après-midi deux bonheurs en même temps... oui je dis bien, deux bonheurs... Figurez-vous que

DORIS DAY, partenaire de Robert Cummings, photographiée alors qu'elle chante *I Speak to the Stars*, dans *Lucky Me*.

dans l'autobus qui m'emmenait à Saint-Joseph, j'ai eu l'occasion de rendre service à une jeune fille qui avait oublié son argent et devait rejoindre sa mère à la gare pour prendre le train. Je lui ai donné deux tickets. Or, savez-vous qui elle est ?

— Non ; mais je vois dans tes yeux qu'elle est jolie.

— Très jolie... D'ailleurs ceci est une autre histoire... Elle se nomme Ghislaine Marion.

Ce disant, Serge tira de sa poche la carte de la jeune fille et la tendit à Florent, lequel s'exclama :

— Marion ! rue Auguste-Comte !... mais c'est la fille d'Etienne Marion, le nouvel « habit vert » !

— Exactement, et elle va me faire obtenir une interview de son père au sujet du roman qu'il prépare. Je dois lui téléphoner à ce propos.

Le visage de Florent se rembrunit. Il hésitait à donner son avis. Mais, jugeant la franchise la meilleure des politiques, il s'y décida.

— Mon petit, je crois qu'il vaut mieux y renoncer, je te le dis tout net. De semblables interviews sont l'affaire de Tessart et tu le connais. Il sait jouer de son titre de neveu du patron pour se réserver le meilleur du gâteau et, le cas échéant, crois-moi, il n'hésiterait pas à faire balancer quiconque s'aventurerait dans ses plates-bandes !

— Mais j'ai promis de téléphoner.

Serge, pourtant plein de cran d'ordinaire, laissait voir sa déception. Aussi bien Florent essaya-t-il d'adoucir un peu l'effet de ses paroles.

— Rien ni personne ne peut t'empêcher de téléphoner à Mlle Marion ; toutefois, si tu veux mon avis, il vaut mieux lui exposer franchement la situation, lui faire comprendre que tu n'es pas accrédité à ton journal pour interviewer des hommes aussi considérables que son père. Tu seras poli et, qui sait, peut-être trouvera-t-elle une autre occasion de te remercier de ton geste. Les femmes ont tellement d'imagination !

Serge restait songeur. Il avait tant compté sur cette entrevue et, d'autre part, sans vouloir se l'avouer, il se réjouissait de revoir la charmante voyageuse.

— Naturellement, tu n'as pas dîné ? s'informa Florent à brûle-pourpoint.

— Si, j'ai acheté un sandwich.

— Ce sera le hors-d'oeuvre. Tu vas descendre avec moi à la crémerie et tu tâcheras de retrouver un peu d'appétit pendant que je t'expliquerai comment je compte organiser le départ de ta mère et le tien.

Serge voulut protester, mais Florent tint bon. Il le prit par le bras et l'entraîna en disant :

— Il faut bien, de temps en temps, me passer mes petits caprices !

III

Ce soir-là, 20 décembre, trois semaines après les événements que nous venons de raconter, on s'apprêtait à fêter les dix-huit ans de Ghislaine Marion et, pour cela, une réception avait lieu dans le luxueux appartement de la rue Auguste-Comte.

Ayant revêtu, dès aussitôt après le dîner une exquise toilette de soirée en tulle vert pâle, Ghislaine s'était installée dans le bureau de son père où elle achevait de corriger les épreuves d'un article qui devait paraître dans une revue littéraire.

A dire vrai, elle trompait ainsi son impatience, et ce travail lui évitait de répondre à la question qu'elle se posait avec une certaine angoisse : « Viendra-t-il ? »

L'invité tant attendu était Serge Michel.

Le surlendemain de son aventure dans l'autobus, elle avait reçu non pas un coup de téléphone, mais une lettre de lui, ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Il paraît que je ne suis point qualifié pour interviewer votre père et que, le faisant, je commettrais, vis-à-vis de l'un de mes collègues, une indélicatesse. J'en suis navré vraiment. Cependant, je tiens à vous remercier de m'avoir spontanément offert cette occasion inespérée pour le jeune journaliste que je suis.

« J'espère néanmoins que les circonstances nous remettront en présence et je vous prie, Mademoiselle, de me croire sympathiquement vôtre.

« Serge Michel. »

Très au courant de toutes les petites subtilités mesquines du métier, Ghislaine ne fut nullement surprise ; mais, voulant à tout prix présenter son nouvel ami à son père, elle lui avait tout simplement envoyé une invitation pour sa soirée d'anniversaire. D'autre part, elle avait manoeuvré de telle sorte qu'aucun reporter n'était parvenu jusqu'à son père.

— Eh bien ! petite, en voilà un jour et une heure pour travailler ! Nos invités vont arriver d'un moment à l'autre.

Etienne Marion se tenait sûr le seuil et ne cachait pas sa surprise. Il s'approcha, s'appuyant sur sa canne, car il avait une jambe artificielle.

Quand la guerre éclata, il était médecin de marine et avait vingt-sept ans. Blessé sur l'Yser, il fut, après une longue et douloureuse convalescence, embarqué sur un cargo transportant des troupes en Orient, et connut par deux fois les horreurs du torpillage. Deux ans après l'armistice, les hasards du métier le conduisirent en Chine, à bord du cuirassé d'escadre, le *Dupetit-Thouars*. Or, ce fut à Shanghaï, en voulant porter secours à un homme mortellement blessé dans une bagarre, qu'il reçut une balle dans la cuisse droite. Bien que l'impossible eût été tenté pour lui conserver la jambe, on avait dû, en fin de compte, et après une série de pénibles interventions, pratiquer l'amputation. Ce fut au cours de ses longs mois d'hôpital qu'il se découvrit la vocation d'écrivain, vocation qui devait le conduire rapidement à la célébrité.

Mais, en surprenant, ce soir-là, le regard plein d'affectueuse tendresse qu'il posait sur sa fille, on comprenait aisément que la gloire pour lui n'était rien et que seul comptait le bonheur de son enfant.

Celle-ci s'étant levée l'embrassa ; puis le détaillant, elle dit avec un sifflement admiratif :

— Savez-vous monsieur mon père, que vous êtes un très bel homme !

Le romancier sourit.

— Garde tes compliments pour Arnaud.

Ghislaine fronça les sourcils.

— Pourquoi Arnaud plus qu'un autre ?

M. Marion, lui prenant le menton, répondit avec malice :

— Par profession, je suis psychologue à mes heures.

— Alors, père, permettez-moi de vous dire qu'en l'occurrence vous faites fausse route. Arnaud Maupré n'est pour moi qu'un danseur, assidu je vous le concède, un simple camarade ; un point c'est tout.

Elle avait dit cela d'un petit air moitié figue, moitié raisin, ce qui parut surprendre l'écrivain.

— Ah ! bon ! fit-il... Alors, tout va bien ; car tu sais, mon enfant, en parfait égoïste, je souhaite que tu ne découvres que le plus tard possible celui qui t'enlèvera à nous...

Puis, voulant faire diversion, il feuilleta les épreuves. Au bout de quelques minutes, il dit :

— Déjà neuf heures et demie. Tu devrais aller aider ta mère. Les premiers invités vont arriver.

— J'y vais, père.

Sur le point d'atteindre la porte, elle se détourna et, d'une voix qu'elle voulait rendre indifférente, elle annonça :

— A propos, père, je voudrais vous présenter ce soir ce jeune journaliste dont je vous ai parlé, vous savez le jeune homme de l'autobus... Oui, je l'ai invité... Il fallait bien que je le remercie et si vous pouvez lui accorder une interview pour son journal, ce serait, je crois, la meilleure manière.

— A quel journal collabore-t-il ?

— A *La Vérité*.

— Mais j'ai déjà été pressenti par Tessart, envoyé par ce même quotidien. Il s'est présenté ces jours-ci, et je crois qu'il a rendez-vous la semaine prochaine.

— Oui, père ; c'est moi-même qui l'ai reçu et remis à cette date.

M. Marion regarda sa fille attentivement et la rougeur qui, subitement, empourpra le visage de Ghislaine, provoqua chez lui certaines réflexions qu'il garda pour lui.

— Entendu ! fit-il simplement. Je verrai ton protégé.

— Oh ! père, je vous en prie, n'intervertissez pas les rôles ! C'est lui qui, ce jour-là, m'a rendu service... un très grand service !... Ne l'oubliez pas.

Ceci dit, elle sortit.

Une heure plus tard les salons étaient remplis d'invités et, bien que très entourée, l'héroïne de la fête restait songeuse, les yeux rivés sur la porte de l'antichambre.

Enfin, comme elle venait de quitter le bras d'un de ses danseurs, « il » parut et, vite, elle se précipita vers lui.

Serge était en habit, seul luxe rendu obligatoire par sa profession ; mais il avait dans cette tenue, difficile à porter, une allure telle, que toutes les amies de Ghislaine eurent à la fois les yeux braqués sur lui.

— Vous êtes venu ; c'est très aimable à vous, disait Ghislaine.

— J'ai longtemps hésité, avoua Serge ; mais — je ne sais comment exprimer ma pensée — une force indépendante de ma volonté m'y a pour ainsi dire contraint. Vous êtes fataliste, mademoiselle ?

Ghislaine avait passé son bras sous celui du jeune Russe et le conduisait vers ses parents, lesquels se trouvaient avec quelques amis au fond de l'un des petits salons. A sa question elle le regarda ; puis, en souriant, répondit :

— Oui ! Je crois que le libre arbitre est une fable inventée pour ménager l'orgueil des pauvres humains.

Serge allait commenter ce problème de métaphysique, mais ils arrivaient près du groupe parmi lequel se trouvaient Mme et M. Marion. Ghislaine fit les présentations.

Avec une aisance parfaite, le jeune reporter effleura de ses lèvres la main de la maîtresse de maison et serra celle du romancier, lequel parut agréablement impressionné à la vue de ce grand et magnifique garçon.

La nervosité de sa fille ne fit que confirmer l'opinion qu'il s'était faite. Ghislaine était visiblement sous le charme du jeune Slave et l'on doit convenir qu'il était, physiquement du moins, digne de cette admiration muette.

L'orchestre attaquait un tango. Au moment où Serge se disposait à solliciter l'honneur de danser avec Ghislaine, un jeune homme s'approcha et le devança. Il était déçu, mais ne le fut pas longtemps, car déjà la jeune fille répondait :

— Trop tard, Arnaud ; cette danse est retenue.

Elle sourit à Serge qui, ravi, l'enlaça,

[*Lire la suite page* 29]

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... *Prov.*.....

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
(Pour 12 mois)

	Canada	*Etats-Unis*
☐ **CES TROIS MAGAZINES**	**$5.50**	**$8.00**
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... *Prov.*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Le ciné et les

LE SPORT, cette manifestation de la vie qui a l'âge de la vie elle-même, a enfin trouvé dans le cinéma un art capable de l'exprimer complètement. Certaines scènes mouvementées vues à l'écran : courses d'autos et de bicyclettes, envolées spectaculaires, combats de taureaux, compétitions de toutes sortes, en ont apporté maintes preuves.

On ne peut en dire autant du dessin et de la littérature.

Le dessin immobilise le coureur. Il fige le disque et la balle lancés. Il divise, il sectionne, il isole les parties d'un tout qui ne se juge et ne s'anime que dans sa totalité.

Quant à la littérature sportive, elle était, au début du siècle, pratiquement inexistante. Cela vient de ce que l'homme de lettres a longtemps complaisamment ignoré ou méprisé l'effort physique, mais aussi que la littérature sportive est chose difficile. En ces dernières années, cependant, elle a connu d'assez belles réussites : explorations, alpinisme, profondeurs de la mer, etc. Ces récits ont, d'ailleurs, inspiré de beaux documentaires de court métrage.

Peu à peu, des hommes qui aimaient le cinéma arrivèrent à se dire que celui-ci ne gagnerait ses galons d'art autonome que dans la mesure où les sujets qu'il choisirait seraient des sujets cinématographiques qu'aucune autre forme d'expression artistique ne pourrait traiter aussi pleinement que ne le ferait le cinéma.

Dès lors les grands réalisateurs, et plus encore leurs délégués, s'appliquèrent à suivre de près les événements sportifs et à observer attentivement les champions.

Ci-contre et de haut en bas : DEBBIE REYNOLDS est une patineuse accomplie. — JAMES CAGNEY semble oublier, dans sa bibliothèque, ses sensationnels combats de boxe.

ma sports

par MAX FAVALELLI

On découvrit de la sorte que Cornel Wilde, que l'on a vu depuis dans de nombreux films de cape et d'épée, connaissait toutes les ruses habiles de l'escrime.

Après Sonja Henie, le patinage filmé nous a présenté la ravissante Debbie Reynolds et notre charmante compatriote Barbara Ann Scott.

Esther Williams fut remarquée dans une piscine de Californie par Samuel Goldwyn, lors d'un concours de plongeons qu'elle disputa et remporta en 1947.

James Cagney étonne toujours le spectateur par la justesse et la force avec lesquelles il cogne. Le fait est d'autant plus explicable que James Cagney est un sportif accompli. A l'université de Columbia où il apprit les rudiments de presque tous les sports, il était plus connu par ses bagarres que par ses devoirs. Il commença d'ailleurs par boxer en lever de rideau avant d'être enfin remarqué par Hollywood.

Dans le combat central du film, *The Champion*, les rondes filmées de Kirk Douglas avaient la même durée que les rondes réelles. On se souvient aussi des tours de force accomplis par le même acteur dans *The Story of Three Loves.*

Stranger on a Train, l'un des meilleurs films d'Alfred Hitchcock, nous présente une partie de tennis si bien réussie que chaque balle semble posséder une personnalité propre.

Et l'on pourrait ainsi multiplier les exemples, si l'on ne craignait que pareille énumération ne devînt fastidieuse...

Ci-contre et de haut en bas : l'experte nageuse, ESTHER WILLIAMS, s'apprête à faire du ski aquatique. — KIRK DOUGLAS a montré ses talents de gymnaste dans *The Story Of Three Loves.*

THE EGYPTIAN

Une histoire de l'ancienne Egypte

Ce film nous présente un homme de l'ancienne et mystérieuse Egypte, un homme qui vivait plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et qui pourtant avait les mêmes passions, les mêmes problèmes que nous.

Il se nomme Sinuhe (Edmund Purdom). C'est maintenant un vieillard qui vit en exil sur les bords de la Mer Rouge et qui écrit sur du papyrus l'histoire de sa vie.

Lorsque Sinuhe était tout petit, il fut déposé dans un panier de joncs qui descendait le cours du Nil. Le petit abandonné fut recueilli par Senmut (Carl Benton Reid) et par sa femme Kipa (Angela Clarke). C'était un ménage sans enfant, et ils remercièrent les dieux de leur avoir envoyé un fils.

Senmut est un médecin et surtout un chirurgien renommé à Thèbes. Il pourrait toucher de grosses sommes d'argent en soignant les riches, mais il a consacré sa vie et sa science aux pauvres incapables de payer ses soins. Il s'est fait l'un d'eux et habite leur misérable quartier.

Son fils adoptif se destine à marcher sur ses traces, et pendant dix ans il suit les cours d'une savante université. Il a pour condisciple et pour ami, Horemheb (Victor Mature).

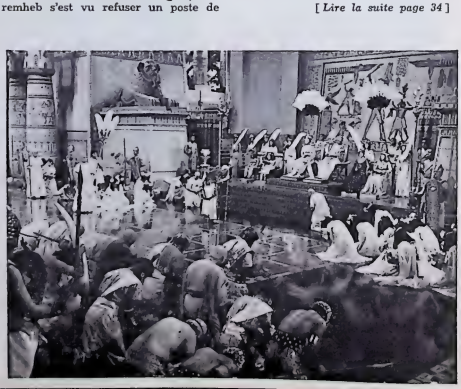
Un jour qu'ils étaient dans une taverne avec des camarades et que tous buvaient à leur avenir, ils furent servis par une belle jeune fille nommée Merit (Jean Simmons) qui paraît s'intéresser à Sinuhe.

Celui-ci ouvre un bureau de médecin dans un autre quartier de la ville, afin de ne pas faire tort à Senmut. Il prend comme serviteur un ancien esclave borgne, Kaptah (Peter Ustinov).

A cause de son humble origine, Horemheb s'est vu refuser un poste de garde militaire dans le palais du Pharaon. Mécontent et désireux de montrer sa force, il invite Sinuhe à monter dans son chariot et à se rendre dans la montagne pour y chasser le lion. Merit les voit partir avec inquiétude. Parvenus à un sommet, les chasseurs aperçoivent un jeune homme frêle, Akhnaton. Prosterné en prières, celui-ci ne voit pas venir le lion et c'est une flèche habilement tirée par Horemheb qui lui sauve la vie. Le lendemain, comme l'étranger leur parle de Dieu avec exaltation, il a tout à coup une attaque d'épilepsie. Les deux amis le portent sur le chariot et le ramènent ainsi à Thèbes. A leur arrivée dans la ville, ils sont arrêtés par des soldats armés. Ils découvrent alors que le jeune homme est le nouveau Pharaon et qu'ils sont coupables de l'avoir touché. Ils sont ensuite conduits au palais et présentés à la reine mère qui se nomme Taia et à sa fille, la belle princesse Baketamon (Gene Tierney) dont Horemheb s'éprend à première vue. Le souverain accueille avec affabilité les deux prisonniers. Non seulement il ordonne qu'on leur rende la liberté mais il leur remet de magnifiques cadeaux.

Tout irait bien si Horemheb n'avait la malencontreuse idée de conduire son ami chez une courtisane d'une grande beauté appelée Nefer, (Bella Darvi). Sinuhe en devient, sur-le-champ, éperdument amoureux. Il se

[*Lire la suite page 34*]



JEAN SIMMONS et EDMUND PURDOM, vedettes du film historique, *The Egyptian*.

La salle du trône, telle qu'elle existait au temps des Pharaons.

SUR LA ROUTE DU DESTIN [*Suite de la page 25*]

plus ému qu'il ne voulait le laisser voir.

C'est que, depuis trois semaines, un certain travail s'était fait en lui, d'autant plus opérant que le souci qu'il avait de la santé de sa mère s'était fortement atténué, et qu'après avoir passé douze jours près d'elle, il l'avait quittée en bonne voie de rétablissement.

Là-bas, dans le calme intégral de la montagne, que de fois sa pensée était revenue vers Ghislaine qu'il n'avait, croyait-il, aucune chance de revoir. Aussi bien, sa surprise et sa joie furent-elles grandes lorsque, dès le soir de son retour, le bon Florent lui remit une lettre arrivée au journal en son absence, lettre contenant une invitation à cette soirée et une carte de Ghislaine avec ces mots : « Je compte absolument sur vous. »

D'un geste spontané, Serge avait tendu le tout à son vieil ami, sollicitant son avis.

— Je pense bien qu'il faut y aller, mon petit ! Ce n'est pas le journaliste qui est prié à cette petite fête, c'est le terre-neuve et, à ce compte-là, rien ne s'oppose à ce que tu acceptes.

Depuis ce jour, Serge avait vécu dans un état fébrile impossible à calmer, passant par des alternatives de joie et de tristesse, tantôt désirant voir arriver l'heure où il reverrait Ghislaine, tantôt se jugeant fou de laisser grandir en lui ce sentiment dont il entrevoyait les conséquences. Lui, simple journaliste et pauvre, aller s'éprendre de cette jeune fille comblée à tous points de vue.

Jusqu'à la dernière minute il avait hésité sur ce qu'il ferait ; mais cependant il était venu, poussé, comme il l'avait dit à Ghislaine, par une force inconnue.

Présenté par elle à ses amies, toute la soirée il dansa, ne pensant à rien d'autre qu'à la minute où, de nouveau, il la tiendrait dans ses bras. Mais Ghislaine ne perdait pas de vue le côté pratique de son invitation. Aussi, un peu après minuit, alors qu'elle se trouvait seule au buffet avec son protégé, elle se tourna vers son père qui venait de vider une coupe de champagne et lui dit au passage :

— Maintenant que M. Serge Michel a été reçu à titre d'ami, voulez-vous faire bon accueil au journaliste et lui donner quelques renseignements sur votre prochaine oeuvre ?

Pris au dépourvu, Serge ne sut pas sur le moment s'il devait se réjouir ou s'effrayer. Il ne s'était nullement préparé à cette interview et, d'autre part, sachant qu'il ne pourrait en faire état à son journal, il se demandait s'il devait donner suite à cette enquête littéraire.

Mais M. Marion ne lui donna pas le temps de la réflexion.

— C'est un fait si rare que ma fille, passée maîtresse dans l'art d'éconduire les journalistes, me recommande l'un d'eux, qu'il m'est impossible de ne point accéder à son désir, sûr d'avance, cher monsieur, que vous avez su la gagner à votre cause.

Et comme Serge bafouillait une excuse, d'un geste le romancier l'invita à le suivre, sous les yeux malicieux de Ghislaine.

. . . . . .

— Je vous écoute, maître, dit Serge.

Bloc et stylo en main, il n'était plus que journaliste et soudain résolu à tirer tout le parti possible de ce bienheureux hasard, et à publier coûte que coûte le compte rendu de cette interview que tant de confrères eussent souhaité obtenir.

Assis à sa table de travail, Etienne Marion se recueillit un instant.

— L'oeuvre que je viens de terminer, commença-t-il, est une histoire très romanesque. Et pourtant la genèse en est un incident fort dramatique dont je puis garantir l'authenticité, non seulement parce que j'en fus le témoin, mais parce que j'en ai conservé deux souvenirs tangibles. Ceci d'abord hélas ! D'un geste, le romancier désigna sa jambe artificielle.

Serge intéressé, demanda :

— C'est une histoire de guerre ?

— Non, pas précisément ; mais plutôt un épilogue de la seconde révolution russe, du moins autant qu'il me fut possible d'en dégager des conclusions. J'arrive au fait. En mars 1923, j'étais aide-major à bord du *Dupetit-Thouars* et nous étions mouillés en rade de Shanghaï. Un soir, le commandant et moi, nous étions descendus à terre pour la dernière fois, car nous devions appareiller le lendemain.

« Or, vers minuit, comme nous regagnions l'embarcadère, notre attention fut attirée par des appels déchirants qui semblaient provenir d'une jonque amarrée, à deux brasses de nous, le long du quai. Nous allions poursuivre notre route, habitués que nous étions à ces bagarres dont il vaut mieux ne point se mêler, lorsque, frappé par l'insistance et la violence des clameurs, j'obéis à je ne sais quelle poussée de sensibilerie et je dis au commandant :

« — Rentrez à bord, je vais voir ce qui se passe ; vous me renverrez la vedette.

« Malgré ses amicales et prudentes observations, je ne l'écoutai pas et j'allai voir. L'apparition soudaine de mon uniforme fit s'égailler comme une volée de moineaux toute une plèbe grouillante et il ne resta plus que deux adversaires en présence, luttant sauvagement. A l'instant même où j'allais intervenir, l'un d'eux envoya l'autre rouler sur le sol et prit la fuite. Ce dernier ne bougea plus. Je m'approchai et vis que c'était un Blanc paraissant une cinquantaine d'années et vêtu misérablement. Je le soulevai et l'appuyai tant bien que mal contre une pile de sacs. Presque aussitôt il reprit ses sens et me regarda de son oeil vitreux de moribond.

« Faisant appel aux quelques bribes de chinois que je connaissais, je prefitai de ce moment de lucidité pour lui demander ce qui s'était passé. Il ne semblait pas comprendre. J'essayai du français, puis de l'anglais, et cette fois je sentis qu'il saisissait le sens de mes paroles. Mais ce fut en vain qu'il tenta de parler. Son regard ne me quittait pas, un regard effrayant, brillant de fièvre et rempli d'épouvante ; des yeux d'halluciné.

« Entre-temps je m'efforçais de repérer sa blessure. Le malheureux avait reçu dans l'aine un terrible coup de couteau que je jugeai mortel. La douleur lui fit jeter un cri. A ce moment, portant sur ses épaules, aux deux extrémités de l'habituel bambou de dix pieds de long, l'énorme charge suspendue, un coolie s'approcha et m'expliqua :

« C'est le fou ! Il est arrivé depuis trois jours venant du Nord. Il n'a pas une sapèque et il ne parle que de millions.

« L'homme se mit à rire, haussa les épaules et s'éloigna. Peu à peu le blessé sortit de sa torpeur et, sans qu'il cessât de me fixer, sa main chercha la mienne et, la serrant avec une force extraordinaire, il articula en mauvais anglais des mots sans suite ;

« — Madone... riche... voler... Chinois.

« Puis, de nouveau, il perdit connaissance. Je le crus mort ; il n'en était rien. Bientôt il revint à lui, s'agita ; puis, faisant un ultime effort, il tira de son vêtement un objet soigneusement enveloppé et me le remit en me fixant toujours, comme s'il voulait ainsi me dicter ses dernières volontés. D'une autre poche intérieure il sortit un anneau qu'il me tendit également. Mais, dans l'effort qu'il fit, un flot de sang lui vint à la bouche ; son bras retomba inerte et l'anneau roula jusqu'à la mer. Dans un souffle, il répéta les mots mystérieux :

« — Madone... voler... Chinois.

« Puis il expira. Cependant je ne pouvais me résigner à laisser là ce malheureux. Marin, je décidai de lui donner le tombeau des marins. Aidé des matelots que j'étais allé prévenir, nous le portâmes jusqu'à la vedette. Or, au moment où j'allais moi-même embarquer, un coup de feu claqua et je ressentis à la jambe un coup de fouet bien caractéristique.

— Je suis blessé, dis-je. A toute vitesse !

« Dans un remous, le canot prit le large de toute la puissance de son

hélice, cependant que, de la rive, d'autres coups de feu, tirés dans notre direction, n'atteignirent personne.

« Chemin faisant, et sans me préoccuper de ma blessure que je croyais bénigne, j'examinai le cadavre. Sur lui aucun papier et pas la moindre piastre. Sans nul doute, ses agresseurs l'avaient déjà dépouillé. C'était un homme racé, aux traits réguliers, au masque viril, mais dont le visage ravagé portait les traces de longues et terribles souffrances.

« A bord nous pratiquâmes l'immersion et je reçus les soins immédiats que nécessitait mon état. Mais, malgré les précautions d'urgence, on dut finalement me couper la jambe. Ce ne fut que huit jours après l'opération que je songeai à l'objet qui m'avait été confié par l'inconnu et je me le fis apporter.

Etienne Marion s'était levé. Puis, ayant ouvert un petit coffre-fort placé derrière son bureau, il en retira un paquet qu'il développa et tendit à Serge.

C'était une petite icône grande à peine comme deux mains et datant vraisemblablement de la fin du règne d'Ivan le Terrible. Elle avait la forme commune et rectangulaire d'un petit tableautin, consistant en un simple morceau de bois très épais et grossièrement équarri, sur lequel peintes en couleurs très vives, rehaussées d'or, les images naïves de la Vierge et de l'Enfant. Les personnages étaient représentés à mi-corps, sous des décorations architecturales, et le visage de la Madone prenait à lui seul la moitié de la surface totale. La Vierge et l'Enfant étaient coiffés d'une sorte de diadème à triple pointe, serti, ainsi que les vêtements, de verroteries imitant l'émeraude.

— Sans doute, dit le romancier, un souvenir de famille et certainement la seule fortune du pauvre fou.

Serge contempla l'icône, la palpa, la retourna, se passa la main sur les yeux ; puis, se levant tout d'une pièce, il murmura dans sa langue maternelle :

— *Isoumroudnaïa icona !*

Puis aussitôt il traduisit :

— L'Icône aux Emeraudes !

Surpris, Etienne Marion acquiesça :

— En effet, c'est le titre de mon dernier roman. Je vois que ma secrétaire a bavardé !

Serge était livide. Ses mains tremblaient et, sans prêter attention aux paroles de l'écrivain, il répéta toujours comme s'il se parlait à lui-même :

— L'Icône aux Emeraudes !

Alors seulement il regarda M. Marion.

— Qu'avez-vous, mon cher ami ? demanda celui-ci soudain inquiet. Ce n'est pas, je pense, la triste odyssée de ce pauvre dément qui vous a remué à ce point ?

— Cet homme n'était pas fou ! répliqua Serge Michel. En voici la preuve :

Et, sous les yeux du romancier muet d'étonnement, à l'aide de sa chevalière dont un motif décoratif l'emboîtait exactement, telle une clef de sûreté, il fit pivoter l'une des émeraudes. Alors le visage de la Vierge s'effaçant, comme s'il glissait dans une rainure intérieure, une cachette apparut et, dans la cachette un énorme diamant aux reflets étranges.

Serge était tombé à genoux. Il riait et pleurait tout à la fois.

— Le Mirzapour ! le Mirzapour ! s'écria-t-il.

De la cachette à secret, un papier jauni était tombé. Serge le ramassa, le déplia et, fébrilement, parcourut les lignes tracées en russe et en français, puis le tendit à Etienne Marion qui lut à son tour :

« Moi, prince Mikaïl Petrovitch Borguine, officier de la garde impériale, déclare que ce diamant, dit « Mirzapour », m'appartient en toute propriété. Plaise à Dieu, dans le cas où il m'arriverait malheur, qu'il tombe entre les mains d'un honnête homme qui devra le faire parvenir, si possible, à ma femme, la princesse Nadedja Ivanovna Borguinova ou à mon fils, si toutefois la Providence a permis qu'ils échappent à la tourmente. Dans le cas contraire, la fortune qu'il représente devra servir à aider nos frères en exil. Telles sont mes dernières volontés. »

Etienne Marion avait achevé sa lecture à haute voix. Quand il eut fini, il

CARY GRANT nous donne son opinion sur les vicissitudes de la vie à Hollywood.

leva les yeux et vit que Serge, la tête dans les mains, sanglotait. Se sentant observé celui-ci se redressa brusquement, voulut parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Prenant dans son portefeuille ses papiers d'identité, il les tendit au romancier.

Ce dernier y jeta les yeux et ne douta plus qu'il avait en face de lui le prince Mikaïlovitch Borguine et que l'homme de Shanghaï, l'homme qu'il croyait fou, était son père.

IV

CINQ mois s'étaient écoulés depuis la mémorable soirée où le simple journaliste Serge Michel s'était vu, comme par la toute-puissance d'une baguette magique, transformé en prince Serge Mikaïlovitch Borguine, cinq fois millionnaire grâce au diamant si miraculeusement et si dramatiquement retrouvé.

Après la révolution de 1917, l'ensemble des biens mobiliers et immobiliers de la famille Borguine avait été nationalisé par les Soviets, qui cependant, n'avaient pu mettre la main sur les bijoux valant en bloc une dizaine de millions dont le « Mirzapour » représentait la moitié à lui seul.

C'était la princesse elle-même qui, pressentant le péril, avait eu l'idée de l'icône et l'avait fait confectionner d'apparence sans valeur et truquer par un maître horloger. Lorsque son mari dut la quitter, elle la lui confia après y avoir dissimulé le diamant, gardant par-devers elle le reste des bijoux dont, hélas ! elle devait perdre, dans sa fuite, la plus grande partie.

Cependant Serge qui croyait son père mort bien avant leur exode de Russie, pensait souvent au « Mirzapour », se disant avec raison qu'une pièce de cette valeur était connue des diamantaires aussi bien que « le Régent » ou « le Ko-Hi-Noor », et que sa présence sur le marché ne pouvait passer inaperçue, mais il désespérait de rentrer en sa possession.

Il avait fallu ce hasard quasi surnaturel pour qu'il se trouvât en présence de l'homme qui, sans le savoir, détenait cette fortune. Certes, sa joie, en retrouvant le joyau était mitigée de tristesse en songeant à la fin misérable de son père et à toutes les souffrances qu'il avait dû endurer avant d'échouer sur les rives du Yang-Tsé-Kiang. Or, d'après les quelques notes griffonnées en russe au verso du papier trouvé dans l'icône, il était avéré que le prince, certain que sa femme et son fils étaient morts, avait pris un engagement comme volontaire pour « la campagne de glace » et, avec l'armée Koltchak, était remonté jusqu'en Sibérie. Ce fut là que, grièvement blessé, il resta de longs mois entre la vie et la mort. Sans argent, dans ces contrées où il ne pouvait songer à négocier le « Mirzapour », il avait vécu des heures atroces. Enfin, il parvint à Shanghaï où il tomba malade, à bout de forces et rongé par la fièvre. Dans son délire il devait parler de sa fortune et de son diamant et, si la plupart le croyaient fou, d'autres, flairant une partie de la vérité, durent, pour le voler, l'attirer dans un guet-apens...

L'invraisemblable découverte de l'icône avait bouleversé l'existence de Serge et de sa mère. Celle-ci, maintenant installée à Nice dans une coquette villa, sous la protection de serviteurs dévoués, renaissant à la vie, Serge n'ayant rien négligé pour lui faire oublier les heures douloureuses.

Quant à lui, il faisait la navette entre Paris et la Côte d'Azur, car sa nouvelle situation de fortune ne l'avait pas fait abandonner le journal, dont il était maintenant actionnaire et où il s'était réservé une situation en rapport avec ses goûts et ses aptitudes.

Habitué à travailler, il eût été incapable de vivre dans l'oisiveté. Guidé en cela par le fidèle Florent et le romancier Etienne Marion, il s'était spécialisé dans la critique littéraire et artistique, faisant preuve d'un rare éclectisme.

Cependant Serge n'était pas complètement heureux. Il n'en cherchait point la raison qu'il connaissait depuis longtemps. Il aimait et n'osait en faire part à l'intéressée, redoutant un refus. Ghislaine, en effet, avait beaucoup changé

L'artiste française, FRANÇOISE CHRISTOPHE conseille aux jeunes filles de se regarder rire dans la glace.

et, bien qu'accueilli en familier par l'écrivain et Mme Marion, il ne retrouvait plus en la jeune fille cette spontanéité, voire cette sympathie qu'elle lui manifestait au début de leurs relations.

Un jour, au cours d'une réception, il eut de cette évolution une explication qu'il n'avait point cherchée. Tout près de lui deux dames causaient. L'une d'elles, en montrant Ghislaine, parlant avec un jeune homme, dit assez haut pour qu'il entendît clairement :

— Il paraît que nous allons être prochainement conviées aux fiançailles de ces petits.

Serge, sur le point de se déclarer, encaissa sans broncher, mais il se tint sur la défensive, s'efforçant de ne pas laisser transpirer sa cruelle déception.

Depuis lors, il se tenait sur le pied de la seule camaraderie, sentant Ghislaine réticente et gênée en sa présence. Aussi, dans la crainte de laisser lire en lui, avait-il téléphoné qu'il ne pourrait assister au déjeuner auquel il était convié pour le jour même. Mais, en prenant son repas solitaire dans sa coquette garçonnière de la rue Raymond, il s'en voulut de cette désertion. Sans doute eût-il souffert, mais au moins il aurait eu sous les yeux, durant quelques heures, le délicieux visage dont le souvenir le hantait...

... Une carte à la main, un huissier entra.

— Ce monsieur désire être reçu, dit-il.

— Faites entrer, ordonna Serge après avoir lu, avec surprise, le nom d'Arnaud Maupré.

Que pouvait lui vouloir celui que tous nommaient déjà le fiancé de Ghislaine ? La sensation qu'il éprouva fut très désagréable.

Très élégant et souriant, Arnaud s'avança.

— Excusez-moi, prince, de venir vous importuner.

Avec son habituelle courtoisie, Serge lui tendit la main.

— Vous êtes ici chez Serge Michel et non chez le prince Borguine. Asseyez-vous, je vous prie et dites-moi ce qui vous amène ?

— Voici... Ghislaine vous a peut-être annoncé ?...

— Vos fiançailles ? coupa sèchement Serge.

— Oui. Mais pour se marier sans grande fortune, il faut au moins avoir une situation en rapport avec le reste. Or, cette situation, je ne l'ai pas et c'est en cela que vous pouvez m'être utile en me facilitant l'entrée à *La Vérité*.

— Je n'ai rien à refuser à Mlle Marion, répondit Serge, impatient de couper court à l'entretien.

Arnaud parut interloqué.

— C'est que ce n'est pas Ghislaine qui m'envoie et, à vrai dire, elle ignore ma démarche. Je vais être franc. J'ai tâté le terrain l'autre jour pour savoir si elle consentirait à vous parler de moi, je sais que vous êtes amis, mais elle n'a pas paru acquiescer à mon désir ; à ma fiancée, elle a dit carrément qu'elle ne pouvait rien et qu'au contraire...

Serge, qui jouait machinalement avec son coupe-papier, le rejeta brutalement sur le bureau. Il était très pâle.

— A votre fiancée ? fit-il, mais alors ?...

— Oui ! sourit Arnaud, je vois que, comme beaucoup, vous croyiez que Ghislaine et moi-même avions formé des projets de mariage. Peut-être, en effet, ai-je subi ainsi que tant d'autres, le charme de Ghislaine, mais j'ai vite compris que son coeur n'était pas libre.

En parlant, il fixait Serge avec insistance. Celui-ci n'osait comprendre, mais son coeur battait violemment. Le fait d'apprendre que Ghislaine n'était pas fiancée le remplissait de joie, car, à cette heure, il donnait un sens à certains détails, à certaines attitudes de la jeune fille.

Il fut tout de suite désireux de savoir.

— Revenons, dit-il, au but de votre visite. Vous désirez obtenir un poste de rédacteur au journal ?... Eh bien ! je vais voir cela avec le directeur et vous fixerai un rendez-vous. Mais déjà vous pouvez compter que j'appuierai fortement votre candidature.

— Je vous en serai très reconnaissant. Dix minutes plus tard, Serge sautait dans sa voiture et filait dans la direction de la rue Auguste-Comte.

. . . . . .

— Vous ! s'écria Ghislaine en l'apercevant sur le seuil du bureau. Oh ! quel dommage ! Père est sorti. Il a beaucoup regretté de ne pas vous voir au déjeuner.

Tout en parlant elle refermait hâtivement un magazine ; mais Seige avait eu le temps de constater qu'elle le tenait ouvert juste à la page d'un article portant sa signature. Tout d'abord il ne fit aucune remarque. Son regard fouillait celui de la jeune fille comme pour y découvrir ses plus secrètes pensées. Sachant l'obstacle des fiançailles définitivement écarté, il se sentait capable de toutes les audaces. Ecartant tout protocole, il s'était assis sur le bras du fauteuil près de la table de Ghislaine.

— Si j'avais reçu ce matin, dit-il enfin, la visite que je viens d'avoir, je serais sûrement venu déjeuner ; mais je ne regrette rien puisque j'ai la chance de vous rencontrer. Savez-vous qu'il y a longtemps que nous n'avons ainsi conversé seul à seule ? Je serais presque autorisé à croire que vous m'englobez dans votre antipathie pour la corporation des journalistes ?

Une vive rougeur empourpra le visage de Ghislaine.

— Oh ! protesta-t-elle, vous ne croyez pas cela vraiment ?

— Dame ! vous m'évitez... vous me fuyez, c'est presque un système et pourtant malgré mon changement de situation, je suis toujours le même.

Ghislaine semblait troublée. Visiblement l'entretien prenait un tour qui lui déplaisait.

— A propos, poursuivit Serge, vous ne m'aviez pas dit qu'Arnaud Maupré était fiancé ?

— J'ignorais que cela pût vous intéresser.

— Plus que vous ne croyez !

Serge suivait sur le visage de son interlocutrice l'impression produite par ses paroles. Enfin craignant que quelque importun vînt troubler leur solitude, il entra dans le vif du sujet.

— Ghislaine si je vous avouais que mon absence ce midi était préméditée, ne pouvant supporter l'idée de vous savoir fiancée à un autre ?

— Fiancée, moi ?

— Oui, je le croyais et c'est celui que je supposais l'élu qui m'a détrompé : Arnaud Maupré lui-même. Alors, sans perdre un instant je suis accouru et me voici de nouveau dans ce bureau où une fois déjà le bonheur m'a souri. Que me réserve-t-il aujourd'hui ?

Ghislaine évitait le regard de Serge. Mais décidément très audacieux ce jour-là, celui-ci vint s'asseoir sur le bureau, tout près d'elle et tourna vers lui le charmant visage. Puis, tout bas, presque à son oreille, il murmura :

— Petite fille, placée sur ma route par le destin, songez-vous vraiment à m'abandonner après avoir fait naître et grandir en moi le plus doux des sentiments ? Oui, je vous aime, Ghislaine, et je crois que le germe de cet amour date du court trajet que nous fîmes ensemble du Luxembourg à la gare Montparnasse, alors que rien ne laissait pressentir les événements qui en sont découlés. Mais qu'était-je alors pour vous ? Un exilé sans fortune, avec un devoir familial et sacré à remplir. Or, lorsque ma situation se trouva subitement transformée et que j'eus rempli mes obligations envers ma mère, je songeai à mon propre bonheur.

« Un soir, il y a de cela deux mois environ, alors que j'étais prié à un bridge chez vous, je résolus de vous laisser lire en moi, malgré votre attitude quelque peu distante à mon égard... Non, ne protestez pas, chérie, vous parlerez tout à l'heure. Or donc, ce soir-là, j'attendais avec impatience le moment opportun. A cet instant, deux dames près de moi, évoquèrent vos prochaines fiançailles avec le jeune Maupré. Vous devinez la suite. Je gardai pour moi le secret que j'étais venu vous confier, et je me renfermai dans le domaine strictement limité de la simple camaraderie, mettant sur le compte de vos projets que j'étais sensé ignorer votre changement vis-à-vis de moi. Aujourd'hui que je sais que tout cela n'é-

tait que pure imagination, je viens à vous et vous dis : « Ghislaine, je vous aime de toute mon âme ; puis-je espérer qu'un jour je pourrais être pour vous plus qu'un camarade, plus même qu'un ami ? Vous tenez entre vos mains le bonheur de toute ma vie ».

— Moi aussi, Serge, je vous aime depuis longtemps, mais votre nouvelle situation, loin de me rapprocher de vous m'en a éloignée. Vous étiez riche et prince... Que pouvais-je faire ?

Serge Mikaïlovitch Borguine la prit dans ses bras et la retint étroitement blottie contre sa poitrine.

— Riche et prince ! se récria-t-il. Balivernes que tout cela quand on est malheureux ! Car tout ce bien-être retrouvé, grâce à votre excellent père, ne m'a pas donné personnellement le seul bonheur qui compte pour moi. Il y manquait une chère présence, le sourire de la femme aimée ; il y manquait vous, chérie, dont je veux faire une petite princesse choyée, vénérée comme une icône... Et avec mon cœur tout neuf, je vous apporterai celui d'une seconde maman à laquelle tous deux nous nous efforcerons de donner le maximum de joie et d'affection... Elle l'a bien mérité et je l'aime tant ! Vous n'êtes pas jalouse, chérie ?

— Oh ! non, certes, je ne suis pas jalouse ! Qui pourrait l'être d'elle ? Mais que va-t-elle dire ?

— Ce qu'elle va dire ? Ecoutez : « Sois heureux, mon enfant, ton bonheur est le mien. » Et puis n'êtes-vous pas déjà de la famille ? Sans jeter dans la balance ce sentiment qui ne regarde que nous, pourrions-nous jamais oublier, ma mère et moi, que votre père a payé de son infirmité la fin paisible du mien et notre bonheur actuel ?

— Que tout ceci est étrange et merveilleux ! murmura Ghislaine.

— Vous souvenez-vous que je vous ai demandé un jour si vous étiez fataliste ?

— Je me souviens, car dès ce moment-là, je vous aimais.

Serge couvrit de caresses le cher visage ; puis l'écartant de lui, il la regarda longuement, comme s'il ne pouvait se détacher d'elle. Troublée, Ghislaine voulut faire diversion, mais il ne lui en donna pas le temps et ils échangèrent leur baiser de fiançailles, délicieux prélude à la symphonie de l'amour intégral.

ANNIE-PIERRE HOT

PRINCESSE AUDREY HEPBURN

[*Suite de la page 4*]

School ». Je me trouvais avec un ami qui faisait des auditions pour un rôle de *High Button Shoes*, de Jack Hilton. Je fus choisie avec dix autres sur trois mille candidates. Ce fut le point de départ qui seulement me redonna pleine confiance en ma destinée d'actrice, mais qui me lança dans la carrière... Oh, il y avait bien eu des petits rôles ici et là, aussi bien au théâtre et à la télévision, dans *The Lavender Hill Mob*, *Sauce Tartare*, *Sauce Piquante*, et qui me valurent aussi des critiques très gentilles de la part des journaux. Tout cela était fait dans les deux versions, anglaise et française, comme *The Secret People* et *Nous irons à Monte-Carlo*.

Il existe, selon certains admirateurs, une certaine ressemblance entre Audrey Hepburn et Katharine Hepburn ; je crois que seuls les noms se ressemblent. Audrey m'affirme qu'il n'existe aucune parenté entre elle et la talentueuse actrice que notre jeune amie admire de tout son coeur.

Le grand amour de la vie de notre jolie « Princesse » va à Terpsichore. Le ballet est son art favori. Pianiste accomplie, elle se garde chaque jour un bon moment qu'elle consacre à l'étude plus approfondie de la musique.

Celle qui fut l'objet de qualificatifs flatteurs tels que : « parfaitement captivante, — gamin délicieux, — enivrante, fascinante, désarmante, sensible, brillante, coquette et merveilleuse », est douée d'une modestie qui ne semble pas s'en porter plus mal.

Je suis moi-même revenue de l'entrevue, tout à fait gagnée à la cause de cette « Princesse » qui m'avait d'ailleurs charmée dans *Roman Holiday*.

LOUISE GILBERT-SAUVAGE.

100 FRANCS PAR SECONDE

[*Suite de la page 7*]

perdait brusquement sa fortune et sa chance... au jeu, sinon, en amour...

Les interprètes : Philippe Lemaire, Henri Genès, Jeannette Batti, Geneviève Kervine, Pasquali Orbal et Jean-Jacques Vital.

Philippe Lemaire est l'un des jeunes premiers les plus en demande à l'heure actuelle. Depuis 100 *francs par seconde*, il a tourné, avec Catherine Erard comme partenaire dans un film d'improvisation à peu près analogue : *la Route du bonheur*. On le verra bientôt dans une production dramatique, *Quand tu liras cette lettre*. Il joue cette fois aux côtés de sa femme, Juliette Gréco.

Une autre preuve convaincante de la popularité de Philippe Lemaire est le courrier volumineux qu'il reçoit. Il paraît même que son facteur s'en plaint : — Dans le quartier, il n'y en a que pour lui, assure-t-il...

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boites pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 8258 rue DROLET Montréal

Pilules Persanes

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10¢ à

D. EVANS

Boite 141, Station G, Montréal, P.Q.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ? . . .

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez dès maintenant vos parents et amis aux trois grands

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Remplissez notre coupon d'abonnement en page vingt-cinq.

Mesdames... FAITES JUSQU'À $23 PAR SEMAINE et obtenez vos robes GRATIS !

Oui, vous pouvez gagner cette somme et avoir vos propres robes GRATIS en montrant à vos voisines et amies de jolies Robes Fashionables très populaires aux U.S. Vous prenez les commandes que vous nous envoyez. Généreuses commissions versées d'avance. Aucune expérience requise. Nous livrons et percevons. Obtenez tous renseignements sur cette offre remarquable et le Portfolio de Patrons en envoyant, sur carte postale, nom, adresse et grandeur de vos robes.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.
2163 Parthenais, Dept. P-835 Montréal, P. Q.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème numéro cent quatre-vingt-dix-huit

HORIZONTALEMENT

1—Appareils de prises de vues. — Mouiller en mettant dans un liquide.
2—Rame d'embarcation. — Pluie subite, abondante, et souvent de peu de durée.
3—Bénédictin anglais, auteur d'une *Grande chronique d'Angleterre*. — Hardi. — Ville de Syrie, célèbre par son temple du Soleil.
4—Prince troyen. — Partie d'un arbre. — Boutique de boucher.
5—Fleur. — Argile rouge ou jaune.
6—Chemin de halage. — Coup de baguette. — Interjection. — Pronom.
7—Pièce de la charrue dans laquelle le soc est emboîté. — Grain du chapelet.
8—Cuit à la broche ou sur le gril. — Marque la gaieté.
9—Meuble de repos. — Louanges.
10—Deuxième conjugaison. — Dans la gamme. — Dans. — Symbole chimique du chrome.
11—Unité monétaire bulgare.—Mesure agraire.
12—Qui a une saveur rude et désagréable. — Nom de notre vedette. — Attachés.
13—Fatigués et amaigrie. — Sans surcharge. — Déliés.
14—Lets mobile dont on se servait sur les galères de la Méditerranée. — Enveloppe d'étoffe pour protéger un meuble.
15—Saillie d'une corniche. — Genre de rosacées dont on cultive plusieurs espèces pour leurs fruits succulents.

VERTICALEMENT

1—Chef-lieu de canton (Aisne), arr. de Vervins. — Augmenter le volume d'un corps.
2—Affront public. — Action de remettre dans un lieu.
3—Tiges graduées. — Terrain. — Qui ne sont pas mûrs.
4—Grand lac. — Difficile à conduire. — Monnaie de compte du Portugal.
5—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Chose essentielle pour tourner un film. — Prénom féminin.
6—Douze mois. — Patrie des frères Anguier.
7—Métal. — Pronom indéfini.
8—Préfixe qui signifie *égalité*. — Unité monétaire japonaise.
9—Dans. — Conjonction copulative.
10—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Interjection.
11—Première femme. — Prénom de notre vedette. — Pronom personnel.
12—Exprime parité ou identité. — Nom de l'appareil inventé par Ader. — A eux.
13—Disposés. — Genre de légumineuses. — De cette façon.
14—Premières expériences. — Qui a une cavité intérieure.
15—Qui existent véritablement. — Entreleser.

F	A	E	D	A	I	C		R	A	M	E	N	E	S
R	A	C	I	A	L		L	A		R	C	A	P	E
E	C	L	A	T		F	O	I		R	A	D	U	E	R
L	I	A	S		M	O	I	L	E		M	K	I	E
O	W	T		D						C		U	A	I
N	E		S	E						O	B		E	N
S		C	E	T						U	R	E		E
	M	A	R	E						A	A	D	E	
C		L	I	N						A	V	E		S
A	D		E	T						M	E		R	I
A	E	D		E						T		P	A	R
A	R	A	L		M	A	R	A	C	H		P	A	Y	E
M	I	M	E	R		L	U	E		M	A	R	I	N
E	V	A	S	I	F		A		D	U	T	I	N	E
L	E	S	T	E	U	R		C	A	R	E	N	E	S

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

ILLUSTRATIONS en page ci-contre

No 4589. — Robe d'une pièce, grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 13 : 4¼ v. en 35″ ou 36″, 4⅛ v. en 38″, 3½ v. en 44″ ou 45″, 3¾ v. en 54″. Prix, 50c

No 4601. — Robe d'une pièce pour jeunes filles et fillettes, grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 15 : 5⅜ v. en 35″ ou 36″, 4¼ v. en 38″, 3⅞ v. en 44″ ou 45″, 2¾ v. en 54″. Prix, 35c

No 4639. — Robe d'une pièce, grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 11 : 5⅜ v. en 35″ ou 36″, 5¼ v. en 38″, 4½ v. en 44″ ou 45″, 3⅜ v. en 54″. Prix, 35c

No 4706. — Robe d'une pièce, grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 16 : 4¼ v. en 35″ ou 36″, 3⅞ v. en 38″, 3½ v. en 44″ ou 45″, 2¾ v. en 50″. Bordure : ⅜ v. en 35″, 36″ ou 38″. Prix, 35c

No 4736. — Robe d'une pièce, grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 18 : 3⅞ v. en 35″ ou 36″, 3⅝ v. en 38″, 3½ v. en 44″ ou 45″, 2½ v. en 54″. Prix, 50c

No 4743. — Robe d'une pièce, grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 4 v. en 35″ ou 36″, 3¾ v. en 38″, 3 v. en 44″ ou 45″, 2¾ v. en 50″. Prix, 35c

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du *"Film"*, Dominion Patterns Co., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N. Y., U. S. A.

RIDEAU 8.30 au Poste CKAC

[*Suite de la page 8*]

dans des rôles bien caractéristiques qui ajoutent à l'agrément de cette demi-heure de comédie légère.

Les cinq émissions de la série « Rideau 8h.30 » ont été accueillies avec enthousiasme par le public radiophile et elles continueront, pendant les mois d'été, à divertir des milliers d'auditeurs, à la ville ou à la campagne, en présentant des vedettes dont la réputation n'est plus à faire.

THE EGYPTIAN

[*Suite de page 28*]

ruine pour satisfaire ses fantaisies et ruine aussi ses parents adoptifs qui, désespérés, se suicident. Il se brouille ensuite avec son meilleur ami qui cherche à le détourner de Néfer. Celle-ci, d'ailleurs, chasse un amoureux qui n'a plus rien à lui donner.

Sinuhe a perdu tout idéal et sa vie est transformée. Il devient le médecin préféré des riches et même de la cour du Pharaon. Il entend un jour une conversation, entre la reine Mère et sa fille, qui lui fait soupçonner le mystère qui plane sur sa naissance. C'est sur ce mystère que nous nous arrêtons, laissant au film le soin de renseigner nos lecteurs sur les autres épisodes de la vie de l'Egyptien Sinuhe.

Silhouettes nouvelles

DE LONGUES HEURES DE LECTURE

POUR LES LONGUES SOIRÉES CHEZ SOI

TOUTE L'ACTUALITE

de la semaine
ou du mois, par
le texte et par l'image.

DES ROMANS CAPTIVANTS

- Policiers
- D'amour

DES CONSEILS PRATIQUES

DES NOUVELLES DE VOS VEDETTES

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT
au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonnement à

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE
AV56-R-47847